

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Suprême prière

La théologie en veston : « **Travaillons à bien penser** »

Démographie et colonisation

Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui

En quelques lignes...

La semaine diplomatique

Sur un Avant-propos de Montherlant

S. Exc. Mgr Georges CALAVASSY

D^r Denys GORCE

Vicomte Ch. TERLINDEN

René DRAGUET

* * *

Charles d'YDEWALLE

Fernand DESONAY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le X^e anniversaire d'Irenikon, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Une fois de plus les catholiques du monde entier ont fêté le Père commun en remerciant Dieu pour l'immense bienfait de l'Unité sous la direction d'un chef visible, le Vicaire du Christ ici-bas, et en Le priant d'assister d'une façon toute spéciale S. S. le Pape en ces temps particulièrement difficiles. L'Eglise, le corps mystique du Christ où circule la sève divine de sa grâce, est le chef-d'œuvre de la Création. Fils du Père et frères du Christ Jésus, luttant encore ici-bas ou déjà triomphant et attendant le jour du Jugement dernier, ses membres ont le devoir d'offrir à Dieu prières et intercessions pour que le successeur de Pierre, Celui qui a la lourde tâche de paître le troupeau, de le préserver, de l'accroître, d'amener le plus de brebis possible au bercail, soit comblé par les illuminations de l'Esprit-Saint et reçoive du Christ glorieux, chef de l'Eglise, en surabondance, les dons nécessaires à l'accomplissement de sa haute mission.

S'il est aujourd'hui bien des sujets d'inquiétude et d'angoisse pour qui a la conviction que le sort de l'Europe et du monde est lié à l'avenir du catholicisme, des raisons de se réjouir et d'espérer ne manquent pourtant pas. Signalons à cet égard, et avec une joie spéciale à cause précisément de l'anniversaire du Pape, un document qui nous est arrivé ces jours-ci d'Angleterre et dont la lecture ne manquera pas d'impressionner grandement ceux qui n'ignorent pas tout de la situation religieuse de l'Angleterre. Disons, avant d'en mettre la traduction française sous les yeux du lecteur, qu'il s'agit d'un discours vraiment admirable prononcé le 20 janvier dernier à Londres, au meeting constitutif d'une Association pour promouvoir l'unité catholique, par le président, le révérend Conbauld, personnalité anglo-catholique de tout premier plan. Ajoutons que les idées exprimées par cet éminent clergyman protestant sont acceptées déjà par plus de mille clergymen anglo-catholiques, dont deux évêques anglicans. Et si nous ne nous trompons, l'Eglise anglicane ne compte que 8,000 clergymen...

Voici le texte de cet important discours :

Notre réunion de ce soir pourrait bien devenir très importante dans l'histoire de la cause de l'unité. Je vous demande donc toute votre attention pour ce que j'ai à vous dire, en ma qualité de président, au nom du Council for promoting Catholic Unity (Comité pour promouvoir l'unité catholique).

Au fur et à mesure que notre action se développait — Notre-Seigneur l'a profondément bénie — le besoin se fit plus apparent que jamais d'une coopération aussi étroite que possible entre nous. De toutes parts on nous le confirma. Il faut qu'il y ait une direction bien nette vers notre but ainsi qu'une grande unité parmi ceux qui le poursuivent. Le Comité, après avoir longuement et soigneusement délibéré, a pensé qu'un pareil but serait le mieux servi par la consti-

tution, sous son autorité, d'une association fondée pour le seul but de réparer le schisme du XVI^e siècle par la réconciliation de la Communion Anglicane avec le Saint-Siège sur la base d'un accord sur la vérité dogmatique. Cette Association a été fondée. Elle s'appelle : Association pour promouvoir l'Unité catholique. Nous vous demandons à tous d'en devenir membres.

Nous ne cherchons pas seulement à être nombreux. On s'est beaucoup trop occupé à ne chercher qu'à être nombreux et le renouveau catholique dans l'Eglise Anglicane eut à en pâtir. La lutte pour le « cérémonial » ayant été gagnée, il s'en suivit une adoption très générale, et de diverses manières, des formes extérieures du catholicisme. Malheureusement cela n'a pas du tout connoté la vie catholique de la Foi. L'introduction des formes extérieures a souvent été de faite avec un manque absolu de saisir les principes. Sous ces formes on trouve souvent ce qui est protestant et moderniste. C'est la raison pour laquelle la renaissance catholique a perdu son impulsion : cela me paraît indéniable.

Les Pères du Mouvement d'Oxford se proposaient de réparer le schisme : dès le début on l'appelle un mouvement romanisant. « No Popery », était alors le cri de guerre de ses ennemis. Mais nous avons vu le mouvement perdre énormément de sa direction, et très nombreux sont ceux qui y ont adhéré parce qu'on l'avait déclaré comme favorisant un Anglo-Catholicisme ou Catholicisme non-papal. Or, ce n'est là qu'une contradiction dans les termes, un cul-de-sac. Cela ne conduit nulle part. Cela est impuissant à guérir les plaies béantes du christianisme et ne contribue pas à réaliser cette unité visible dans laquelle, seule, le monde pourra être converti. Du papisme sans Pape est un anachronisme. Nous espérons donc que notre Association contribuera à replacer la renaissance catholique devant son véritable but en précisant à nouveau la véritable direction du mouvement. Nous espérons que tous les adhérents sincères au mouvement d'Oxford accepteront notre programme et se joindront à nous pour travailler à la réparation du plus malheureux des schismes — la source féconde de tout mal et le seul moyen de la tarir. Ce n'est qu'ainsi que le mouvement retrouvera son impulsion.

Le schisme dure depuis quatre siècles; il est temps qu'il finisse. D'aucuns diront qu'il est inopportun de fonder une association pour y mettre fin maintenant. Nous le contestons. Unissons-nous pour réparer le schisme aujourd'hui, à l'époque où nous vivons.

* * *

Je désire parler brièvement des principes sur lesquels notre Association est fondée.

D'abord son but est simple : la réunion en corps, l'incorporation de la Communion anglicane au Saint-Siège. Nous ne nous occupons pas en premier lieu de toutes ces questions « cérémonielles » et

« dévotionnelles » qui tourmentent l'Eglise Anglicane, encore que je ne désire nullement les minimiser. Des circonstances locales différentes peuvent nécessiter l'adoption de politiques diverses à propos de ces questions-là. C'est ainsi, par exemple, qu'en entrant dans notre Association, ni les prêtres, ni les laïcs ne sont obligés d'adopter la pratique de Saluts ou la Messe latine. Ils sont obligés d'accepter le Saint-Père comme étant, d'institution divine, le centre de l'unité catholique. Que l'on me permette d'être très clair. En entrant dans notre Association vous ne vous engagez pas jusqu'aux détails quant à ce que les conditions particulières d'union doivent être. Les uns peuvent penser qu'une base uniate est nécessaire; d'autres peuvent penser le contraire. La formation d'une Eglise uniate n'est pas à notre programme, mais l'union y est.

Notre politique actuelle est de travailler pour la réconciliation de la Communion anglicane avec le Saint-Siège. Le schisme est « corporat » (en corps); à nos yeux sa réparation doit l'être aussi. Sans doute entendrez-vous dire que nous sommes déloyaux envers l'Eglise Anglicane, car cela fut dit à chaque phase de la renaissance catholique et sera dit encore. Cela eût été dit de ceux qui le disent maintenant de nous, s'ils avaient été de l'avant-garde du mouvement au lieu d'être de l'arrière-garde. Ils jouissent maintenant des fruits de la victoire de ceux qui, dans le temps, furent stigmatisés comme déloyaux.

Voici notre réponse. S'efforcer de ramener l'Eglise Anglicane dans la plénitude de cette unité catholique dont elle professe être une partie peut difficilement être taxé de déloyal. La conférence de Lambeth, de 1920, nous conseillait de présenter à nos fidèles la vision d'une chrétienté unie; elle nous demandait de signaler les moyens conduisant à ce but et ceux qui en éloignaient. C'est ce que notre Association fait et fera.

Je souligne la phrase : la Communion anglicane. Nous ne nous efforçons pas d'obtenir la séparation d'une section de l'Eglise Anglicane. Nous voulons que tous nos frères nous accompagnent dans la demeure du Père commun. D'ailleurs nous avons quelque peu le sens de la réalité. Une petite scission de ceux qui, dans l'Eglise Anglicane, travaillent pour l'unité serait de peu d'utilité pour nos frères romains et ce serait renoncer à tout ce que nous fîmes pour combattre l'anti-papisme et le modernisme. Une pareille politique ne produirait rien en ce moment. Nous avons un devoir envers nos frères dans la Communion anglicane. Je me rappelle le cher Lord Halifax me disant un jour à ce propos : « Le Pape a ses droits, et ils devraient être reconnus, mais d'autres ont leurs droits aussi. »

Avec Dieu, tout est possible. Il se peut encore qu'une grande effusion du Saint-Esprit fasse s'élever la hiérarchie anglicane jusqu'aux sommets d'une haute mission et d'une grande vocation, et fasse conduire ses troupeaux dans les pâturages verdoyants de l'Unité catholique. Si non, une quelconque épouvantable catastrophe, quelque menace terrible de bolchevisme universel, viendra peut-être la contraindre à chercher le salut dans le bercaïl de Pierre.

Mais peut-être est-il préférable de ne pas trop prévoir. Notre politique actuelle est, en tous les cas, fort claire.

Nous croyons aussi que l'Eglise Anglicane a une contribution de grande valeur à apporter à la chrétienté en s'unissant au Saint-Siège. Je me souviens du cardinal Mercier me disant que le schisme entre nous était une cause de faiblesse non seulement pour nous, mais aussi pour Rome. Le Saint-Père, j'en suis sûr, ne considère pas avec indifférence la rupture de communion avec Lui de la grande masse des chrétiens anglais. Nous ne pouvons douter qu'il fera au-devant de nous tout le chemin possible. Que s'il fait cela, alors la bonne méthode d'approche doit être adoptée et c'est ce que le Comité a tenu grand compte en fondant l'Association.

Ceci conduit au second des principes de cette Association. Nous

préendons qu'il nous fait chercher l'union dans un accord dogmatique complet. Ni Rome, ni, en cette matière, l'Orient, ne peuvent recevoir en union un corps quelconque de chrétiens sur une autre base. Il faut qu'ils aient la même foi, qu'ils croient au même ensemble de vérités. Cela doit être accepté comme prémices et pas examiné et considéré continuellement comme un obstacle. Dans beaucoup de tentatives de ce qu'on appelle : « réunion », c'est précisément ce qui ne fut pas fait. Une tournure de pensée anglicane invétérée fait penser qu'il puisse y avoir quelque accommodement en matière de « dogme défini ». Impossible. Ni maintenant, ni jamais. Celui qui n'accepte pas ces prémices n'a rien à voir avec nous et peut aussi bien abandonner tout espoir d'union. Qu'il s'adonne à d'autres activités plus profitables. De n'avoir pu comprendre cela fit échouer des tentatives précieuses et bien-intentionnées. C'est se méprendre complètement sur Rome, le « corps » avec lequel on recherche l'union. Les papes ont été tellement mal compris. Ce n'est pas qu'ils refusent de renoncer, par fierté, à leurs dogmes définis. Cela leur est impossible. Voilà pourquoi ils ne discuteront pas des matières secondaires de discipline avant de traiter des matières essentielles de la Foi. La fidélité à la Foi dans son entièreté est la plus grande gloire de la papauté. Comme nous, Rome a eu ses scandales et ses échecs terribles. Quelques papes ont mené des vies aussi scandaleuses que beaucoup de réformateurs et d'évêques de la Réforme. Ils ont vécu à faire pleurer les anges. Tout cela est vrai et reconnu. Mais ce que les papes n'ont cessé de faire, c'est d'enseigner la plénitude de la doctrine. Jamais ils n'ont composé avec l'hérésie. Dans la longue histoire, si variée, de l'Eglise, la papauté a conservé la Foi, et la Foi de Pierre fut toujours la force des Frères, et il en est toujours ainsi de nos jours. Les papes ne composeront donc pas à ce sujet maintenant. Si vous voulez l'Union avec Rome, il faut prendre le Pape avec ses doctrines, car cela, et cela seul, c'est Rome.

* * *

Un Père Jésuite m'écrivait récemment pour me dire qu'il félicitait le Council for promoting Catholic Unity pour deux raisons :

1^o D'engendrer la charité mutuelle et le respect mutuel chez ceux qui s'intéressent à la cause de l'Union;

2^o D'avoir serré la question de beaucoup plus près que ne le font ceux qui préfèrent maintenir une attitude de simple sympathie assez vague envers l'Union mais qui se refusent à affronter la solutions réellement impliquées.

Il continue : « Ces heureux résultats devraient s'imposer à tous les hommes de bonne volonté et les conduire à prier pour obtenir que de nouveaux et rapides progrès soient faits sur le chemin de la compréhension mutuelle qui est le terrain le plus favorable à l'action de la grâce divine ».

Vous voyez donc que la politique arrêtée par notre Comité est celle qui, en tous les cas aux yeux d'un catholique romain éminent — et jésuite encore — apparaît vraie, sage, et pleine d'espoir.

Je vous demande donc de nous donner votre appui chaleureux. Je vous invite à devenir membres de l'Association et d'y amener vos amis qui pensent de même. Par une propagande active, vous pouvez faire beaucoup pour la cause. Maintenons l'union la plus étroite entre nous et préservons notre propre unité en tant qu'Association. Des critiques et des avis constructifs seront toujours les bien venus. A la critique insidieuse il ne sera accordé que peu d'attention. Notre Association sera le point de ralliement pour tous les catholiques de la Communion Anglicane. Vous avez aujourd'hui l'opportunité d'être parmi les premiers membres d'une Association qui, nous osons l'espérer, produira, avec la grâce de Dieu, le plus grand bien pour l'Eglise et pour le monde. Je parle, cons-

cient d'une grande responsabilité. Vous avez, vous aussi, votre responsabilité. Serrons les rangs et marchons de l'avant, aidé par les prières et les mérites de la Mère Immaculée, des Saints apôtres Pierre et Paul, de saint Thomas More, de saint John Fisher, et de tous les Saints, pour réparer le schisme désastreux et pour chercher cette paix et cette unité de l'Eglise qu'a voulu Notre Divin Sauveur.

Catholiques, qui par un bienfait gratuit de la Providence divine, avons le privilège de connaître la Vérité et d'en vivre, prions Dieu de bénir les efforts de ces frères séparés qui soupirent après l'Unité « comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines ». Prions pour que ces efforts soient encouragés par ceux que Dieu a placés dans son Eglise, pour lui conserver la vie et l'accroître sans cesse. Prions, comme le disait le pape Pie XI au début de son pontificat, pour que tombent des malentendus séculaires et des préjugés qui firent tant de mal chez nous comme chez nos frères séparés.

La place nous étant très mesurée aujourd'hui, bornons-nous à reproduire encore, pour le divertissement de nos lecteurs, quelques lignes d'une pièce de théâtre jouée en ce moment à Paris. La *Guerre de Troie n'aura pas lieu*, de M. Jean Giraudoux, est une œuvre dont nous n'avons pas à dire ici les mérites et les défauts. Mais elle contient, à l'adresse des apôtres du Droit international, que M. Jean Giraudoux connaît fort bien puisqu'il est fonctionnaire supérieur au Ministère français des affaires étrangères, un passage des plus savoureux.

Hector, qui revient de la guerre, désire en éviter une nouvelle. Or, cette guerre, les Grecs veulent l'imposer à Troie. Leurs bateaux sont en vue. Nous citons :

DEMOXOS. — Ils ne débarqueront pas. Notre honneur est en jeu. Nous serions la risée du monde...

HECTOR. — Et tu prends sur toi de conseiller au Sénat une mesure qui signifie la guerre?

DEMOXOS. — Sur moi? Tu tombes mal. Avance, Busiris. Ta mission commence.

HECTOR. — Quel est cet étranger?

DEMOXOS. — Cet étranger est le plus grand expert vivant du droit des peuples. Notre chance veut qu'il soit aujourd'hui de passage dans Troie. Tu ne diras pas que c'est un témoin partial. C'est un neutre. Notre Sénat se range à son avis, qui sera demain celui de toutes les nations.

HECTOR. — Et quel est ton avis?

BUSIRIS. — Mon avis, Princes, après constat de visu et enquête subséquente, est que les Grecs se sont rendus vis-à-vis de Troie coupables de trois manquements aux règles internationales. Leur permettre de débarquer serait vous retirer cette qualité d'offensé qui vous vaudra, dans le conflit, la sympathie universelle.

HECTOR. — Explique-toi.

BUSIRIS. — Premièrement ils ont hissé leur pavillon au ramat et non à l'écouillère. Un navire de guerre, princes et chers collègues, hisse sa flamme au ramat dans le seul cas de réponse au salut d'un bateau chargé de bœufs. Devant une ville et sa population, c'est donc le type même de l'insulte. Nous avons d'ailleurs un précédent. Les Grecs ont hissé l'année dernière leur pavillon au ramat en entrant dans le port d'Ophéa. La riposte a été cinglante. Ophéa a déclaré la guerre.

HECTOR. — Et qu'est-il arrivé?

BUSIRIS. — Ophéa a été vaincue. Il n'y a plus d'Ophéa, ni d'Ophéens.

HECUBE. — Parfait.

BUSIRIS. — L'anéantissement d'une nation ne modifie en rien l'avantage de sa position morale internationale.

HECTOR. — Continue.

BUSIRIS. — Deuxièmement, la flotte grecque en pénétrant dans vos eaux territoriales a adopté la formation dite de face. Il avait été question, au dernier congrès, d'inscrire cette formation dans le paragraphe des mesures dites défensives-offensives. J'ai été assez heureux pour obtenir qu'on lui restituât sa vraie qualité de mesure offensive-défensive : elle est donc bel et bien une des formes larvées du front de mer qui est lui-même une forme larvée du blocus, c'est-à-dire qu'elle constitue un manquement au premier degré! Nous avons aussi un précédent. Les navires grecs, il y a cinq ans, ont adopté la formation de face en ancrant devant Magnésie. Magnésie dans l'heure a déclaré la guerre.

HECTOR. — Elle l'a gagnée?

BUSIRIS. — Elle l'a perdue. Il ne subsiste plus une pierre de ses murs. Mais mon paragraphe subsiste.

HECUBE. — Je t'en félicite. Nous avions eu peur.

HECTOR. — Achève.

BUSIRIS. — Le troisième manquement est moins grave. Une des trirèmes grecques a accosté sans permission et par trahison. Son chef Oïax, le plus brutal et le plus mauvais coucheur des Grecs, monte vers la ville en semant le scandale et la provocation, et criant qu'il veut tuer Paris. Mais, au point de vue international, ce manquement est négligeable. C'est un manquement qui n'a pas été fait dans les formes.

DEMOXOS. — Te voilà renseigné. La situation a deux issues. Encaisser un outrage ou le rendre. Choisis.

HECTOR. — Oneah, cours au-devant d'Oïax! Arrange-toi pour le rabattre ici.

PARIS. — Je l'y attends.

HECTOR. — Tu me feras le plaisir de rester au Palais jusqu'à ce que je t'appelle. Quant à toi, Busiris, apprends que notre ville n'entend d'aucune façon avoir été insultée par les Grecs.

BUSIRIS. — Je n'en suis pas surpris. Sa fierté d'hermine est légendaire.

HECTOR. — Tu vas donc, et sur-le-champ, me trouver une thèse qui permette à notre Sénat de dire qu'il n'y a pas eu manquement de la part de nos visiteurs, et à nous, hermines immaculées, de les recevoir en hôtes.

DEMOXOS. — Quelle est cette plaisanterie?

BUSIRIS. — C'est contre les faits, Hector.

HECTOR. — Mon cher Busiris, nous savons tous ici que le droit est la plus puissante des écoles de l'imagination. Jamais poète n'a interprété la nature aussi librement qu'un juriste la réalité.

BUSIRIS. — Le Sénat m'a demandé une consultation, je la donne.

HECTOR. — Je te demande, moi, une interprétation. C'est plus juridique encore.

BUSIRIS. — C'est contre ma conscience.

HECTOR. — Ta conscience a vu périr Orphéa, périr Magnésie, et elle envisage d'un cœur léger la perte de Troie?

HECUBE. — Oui. Il est de Syracuse.

HECTOR. — Je t'en supplie, Busiris. Il y va de la vie de deux peuples. Aide-nous.

BUSIRIS. — Je ne peux vous donner qu'une aide, la vérité.

HECTOR. — Justement. Trouve une vérité qui nous sauve. Si le droit n'est pas l'armurier des innocents, à quoi sert-il? Forge-nous une vérité. D'ailleurs, c'est très simple, si tu ne la trouves pas, nous te gardons ici tant que durera la guerre.

BUSIRIS. — Que dites-vous?

DEMOXOS. — Tu abuses de ton rang, Hector!

HECUBE. — On emprisonne le droit pendant la guerre. On peut bien emprisonner un juriste.

(Voir suite page 23)

Suprême prière ⁽¹⁾

Nous allons tous vers la mort et rapidement nous ne faisons que traverser cette vie! Autour de nous les tombes s'ouvrent et nos rangs s'éclaircissent. Nos parents, nos aînés, de plus jeunes aussi parfois, se couchent pour toujours et penchés sur leurs lèvres où le souffle expire nous recueillons avidement leurs dernières paroles pour les conserver dans nos cœurs navrés, afin d'exécuter fidèlement, religieusement leurs derniers vœux, testaments sacrés. A cela parfois nous consacrons ce qui nous reste de jours, toutes nos forces, tous nos moyens. Souvent, en effet, après un deuil cruel qui nous laisse le cœur broyé, nous n'avons plus, semble-t-il, d'autre raison de vivre que le vœu suprême de ce mort tant aimé qui nous laisse ainsi une tâche sacrée à accomplir après lui.

Combien de mères ont vécu de l'ultime pensée d'un enfant mort! Combien de fils ont puisé dans la suprême recommandation maternelle le secret d'une vie droite, sans tâche! Combien d'époux à qui l'épouse a laissé un legs sacré dans des enfants à élever en souvenir d'elle!

Vous avez tous connu de ces vies; vous vivez vous-mêmes peut-être une de ces promesses faites au chevet d'un être cher qui vous quittait pour toujours et à qui votre serment a fait une mort paisible.

Ces cas-là ne demandent pas l'héroïsme et nul ne cherche à s'y dérober car un cœur simplement humain suffit à les assumer.

Nous voulons faire appel ce soir à vos cœurs qui sont des cœurs chrétiens, et ce titre implique noblesse, amour, vertu.

Vous connaissez tous la prière suprême recueillie sur les lèvres de l'Être que nous aurions le plus aimé en ce monde si nous eussions vécu de son temps, de l'Être que nous aimons déjà dès cette vie humaine plus que nous-mêmes, que notre propre vie, et dont l'Amour sera l'objet d'une vie sans fin; le seul entre à qui la mort ne nous arrachera point et que nous posséderons au contraire plus pleinement; l'Être qui cependant est mort et vers la mort duquel nous reportons tous ici chaque jour nos pensées, nos douleurs, nos joies, car toutes y ont pris leur source; l'Être qui dans la mort est vivant et qui nous vivifie: Celui qui par son trépas nous a ouvert les portes de la vie: Jésus-Christ!

* * *

Jésus parle à Son Père, et pour la dernière fois comme homme avant Sa mort. Il L'implore pour ceux qui ont cru en Lui. Il semble qu'au terme de sa mission terrestre Il ait voulu arracher au Père des promesses pour l'avenir de ceux qu'Il laissait derrière Lui, et que, rendant compte à Dieu du mandat qu'Il avait assumé comme homme, Il ait voulu plaider la cause de l'humanité que Sa mort allait bientôt définitivement racheter.

« Je leur ai dit vos paroles et ils les ont reçues. »

« C'est pour eux que je prie! » Et son accent se fait pressant

(1) Conférence faite à Bruxelles, ce 14 février, sous la présidence de S. Em. le cardinal Van Roey.

car « bientôt », dit-il, « j'aurai quitté le monde — mais eux, ils restent dans le monde... O Père! conservez-les afin qu'ils soient un comme nous le sommes. — Ah! conservez-les, ceux-là que vous m'avez donnés et pour qui je vais mourir... et gardez-les dans l'Unité, car c'est dans l'unité qu'ils trouveront la vie que je trouve moi-même en vous! »

La prière de Jésus se fait plus objective encore, plus humaine, dirai-je; elle cherche à émouvoir le cœur de Dieu, car l'instant est suprême et bientôt le Christ fait Homme ne sera plus d'entre les mortels, et c'est comme homme qu'Il attendrit le cœur de Dieu.

Or, Il a tant aimé ceux qui étaient dans le monde qu'Il veut leur assurer tout bien et arracher à Dieu Son Père les garanties de leur bonheur.

« Toutes ces choses — reprend-Il — je les dis pendant que je suis encore de ce monde » et « pour qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie ».

Que va-t-Il implorer encore? car l'instant est suprême. Il faut partir pour Gethsémani et l'agonie viendra qui ne laissera plus ni paroles, ni espoirs!

Il semble que toute l'humanité, suspendue aux lèvres de Son Rédempteur, attende le don parfait, celui qui viendra du Père des Lumières à la demande de Celui en qui Il a mis toutes ses complaisances.

Certes, le Christ, intercesseur et Sauveur, va formuler ici le secret de vie et va réclamer à Dieu pour les siens ce qui leur assurera paix et béatitude. L'Unité? Il l'a demandée déjà! Et d'autres biens encore sont désirables. Écoutons-Le qui reprend Sa prière...

« Père, que tous ils ne soient qu'Un — comme moi en vous et vous en moi. » Et Il attache à cela tout le mystère de la foi, car Il conclut: « afin que le monde croie que vous m'avez envoyé... »

« O Père! par l'unité qui régnera entre eux, on connaîtra qui vous êtes et qui je suis. »

O Mystère! Voici que l'unité devient le motif de notre foi au Père et au Fils!

Mais le Christ insiste encore et nous déclare maintenant les motifs sacrés qui l'ont guidé dans la conquête de l'humanité: « Si je les ai associés à la gloire que j'ai reçue de vous, ô Père, c'est pour qu'ils soient Un, et cela d'une manière si totale, si absolue, que cette unité les consume: « Qu'ils soient consommés en Un. »

Puis du mystère de foi, du mystère de gloire, passant au mystère d'amour: « Qu'ils soient Un afin que le monde reconnaisse que vous les avez aimés du même amour dont vous m'avez aimé. »

O folie de l'Amour, ô sublime imprudence divine! Voici que la Foi, la Gloire, la Charité suprême sont liées à l'unité; voici que par l'unité, dans l'unité, nous connaissons le Père et la sublime mission de Son Fils; nous y trouverons les merveilleux secrets

de notre participation à la gloire du Christ et l'Amour identique du Père pour son Fils et pour nous.

Suprême Prière — le Christ a tout dit; Il a assuré l'héritage à ceux pour qui Il ira maintenant mourir. Le Père l'exaucera-t-il? Celui qui a pu dire : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, Il vous le donnera », se verra-t-Il refuser l'ultime désir de son âme, le bien suprême pour les siens?

Oui, bien suprême : l'Union pour les siens, l'Unité pour Son Eglise, Celle qui va prolonger Sa mission terrestre et pour la vie de laquelle Il va verser Son sang; Celle qu'Il revêt de Sa robe sans couture pour qu'Elle traverse les siècles et triomphe avec Lui à la fin des temps.

Robe sans couture : que le Christ la voit déjà, dans Sa prescience divine, déchirée par le schisme, et Il en souffre jusqu'à l'agonie : c'est pourquoi Il implore le Père de sauver cette Eglise dans l'unité!

* * *

Vingt siècles ont passé sur cette tragédie divine : l'Eglise a gardé toutes Ses prérogatives garanties par Son Divin Fondateur : Elle est toujours Une, toujours sainte, catholique et apostolique; mais les hommes, tels les Apôtres que le souci de leurs avantages et leurs discussions mesquines distraient des sublimes enseignements du Christ, n'ont pas cessé d'être aveugles, faibles, intéressés. Moins scrupuleux que les gardes au Calvaire qui ont joué aux dés la robe du Christ, leurs ambitions, leurs ignorances, leur orgueil l'ont déchirée au cours des siècles et nous savons maintenant ce que le Christ voyait lorsqu'Il implorait son Père avec une insistance que l'avenir a justifiée.

Et l'Eglise, recueillant sur les lèvres du Christ cette suprême prière, a continué d'exprimer le même vœu. Lorsque, au XI^e siècle, l'Orient se détacha d'Elle, l'Orient qui avait été le berceau du Christianisme et qui avait mis à sa couronne les belles fleurs des grands conciles œcuméniques et des époques patristiques fameuses, alors la prière se fit douloureuse et comme une plainte elle s'exhala du cœur de la Mère à qui le schisme odieux venait arracher ses enfants.

Elle pria, Elle implora par la voix de ses Pontifes, ses porte-parole. Elle rappela incessamment aux fils prodigues combien ils étaient attendus dans la maison commune; Elle conjura ses Fils restés fidèles d'aller au-devant des absents, et les missionnaires partirent nombreux, pleins de zèle pour ces pays d'où la foi leur était venue et à qui ils devaient en retour charité, compréhension, longanimité, respect.

Il nous en coûte de constater après huit siècles d'efforts, de zèle, l'échec de leur entreprise.

Echec! Et pourquoi? — Ils ont été en Orient nombreux, ils s'y sont dévoués sans mesure, ils s'y sont sanctifiés, ils y ont conquis la palme du martyre dans tous ces pays où le Turc régnait, haineux et barbare. Ils ont édifié partout des écoles aussitôt prospères où la jeunesse orthodoxe, bénéficiant de leur formation, de leur dévouement, ne pouvait manquer d'être gagnée à ce catholicisme dont leurs maîtres étaient les annonciateurs. Ils ont été plus loin encore dans leur contact avec les orthodoxes, puisque dans de certaines îles nous rencontrons ce cas au moins curieux de prêtres catholiques confessant les orthodoxes dans leurs Eglises, ou encore nous trouvons des autels grecs et latins voisinant dans une même Eglise!

Lorsque les grandes nations d'Occident se prirent à rêver d'influence et de protectorats dans le Proche-Orient et qu'aussitôt les concurrences entre elles stimulèrent leurs initiatives, elles virent dans les missionnaires des auxiliaires précieux, tout comme les conquérants vénitiens les avaient jugés au XIII^e siècle.

Chaque nation prit ainsi sous son égide ses nationaux religieux

déjà fixés là-bas. Et bientôt, subsidiés, encouragés, protégés par leurs gouvernements respectifs, ils acquirent une stabilité qui permettait les plus beaux espoirs : espoirs de gagner à l'Eglise les âmes orthodoxes, espoirs de ramener lentement mais sûrement, par unités, les grandes masses orientales conquises à l'Eglise catholique par la seule manifestation de ces dévouements qui se prodiguaient en Son nom.

Aujourd'hui, nous savons la faillite de l'effort missionnaire la régression du catholicisme en Orient et sa disparition même de certains centres que les établissements vénitiens avaient faits florissants.

De l'aveu des missionnaires mêmes, leur campagne est manquée. Ce ne seront pas eux qui ramèneront l'orthodoxie à l'Union romaine. Ils ont laissé tomber les bras et d'après eux, sur la foi de leurs entreprises restées stériles, jamais l'Orient ne rentrera dans le giron de l'Eglise.

La prière du Christ est donc une plainte amère; l'Eglise gémit avec Lui, et nous, avec Elle, nous continuons de pleurer sur le schisme et sur l'inanité de nos rêves d'union.

* * *

Aujourd'hui, une longue plainte monte aussi de l'Orient.

Prière douloureuse de chrétiens que nous voulons faire entendre à vos cœurs si chrétiens; prière des « orthodoxes » qui, comme leur nom l'indique, croient fermement être restés fidèles à la foi de leurs Pères, aux traditions apostoliques; — ceux-là qu'on appelle « schismatiques » parce que des incidents historiques, dus en grosse part à des causes politiques et aussi aux maladroitures des Croisés venus chez eux à Byzance, les ont exclus de notre hiérarchie, sans qu'ils aient cependant rien perdu ni abandonné de ce qui faisait notre gloire comme la leur au temps où tous nous étions unis.

Voulons-nous ce soir écouter un moment leurs griefs, nous pencher sur leurs plaies en bons Samaritains et envisager la manière dont nous pourrions y mettre le baume?

Ils se plaignent, à bon droit, de nos mépris, de nos injustices à leur égard, mépris et injustices fruits de notre ignorance.

Pourquoi les avons-nous ignorés? Pourquoi avons-nous méconnu jusqu'ici leur christianisme fervent, leurs souffrances et les héroïsmes de leurs résistances devant l'Islam, les trésors que leur foi, leur traditionalisme nous ont conservés de ce grand passé des Saints Pères et des Apôtres où nous ne nous soucions guère de puiser?

Et comment, au lieu d'une reconnaissance qu'ils se croyaient en droit d'attendre, les avons-nous payés d'indifférence, et plus encore de mépris, de blâmes, d'épithètes injurieuses, d'hostilité parfois!

Alors qu'un enthousiasme apostolique sans égal saisit l'Occident tout entier et qu'à l'envi les âmes et les ressources se consacrent à l'évangélisation, que les noirs de votre Congo, que les Chinois païens sont à l'honneur, que les terres les plus lointaines sont pénétrées de vos bienfaits, 180,000,000 de chrétiens, vos frères, vos voisins, se trouvent séparés de nous par un abîme plus profond que les océans : celui de nos préjugés, de nos rancœurs, de nos indifférences.

Des âmes sont la rançon de ces attitudes. Ces âmes sincères, profondément croyantes, ont pris conscience du drame qui se joue dans leurs Eglises aujourd'hui à la dérive; car la dislocation de l'Orthodoxie se marque tout à coup d'une manière évidente : le grand Patriarcat de Constantinople succombe sous les coups des manœuvres turques et les revendications philétistes des nations orthodoxes; la hiérarchie vacille, rongée par les querelles de compétitions; le clergé ignorant est au-dessous de sa tâche

et le beau rameau oriental se dessèche, car depuis neuf siècles il est détaché du tronc que Pierre a planté à Rome.

Les âmes orthodoxes douloureuses et sincères tournent leurs regards déjà vers l'Eglise-Une, mais ils hésitent à croire que le salut peut leur venir d'Elle. Comment, en effet, acheter l'Union au prix des sacrifices qu'Elle paraît vouloir leur imposer comme nécessaires pour les admettre dans son sein? Ses missionnaires, ses messagers en Orient ont proposé un inacceptable marché : il s'agissait de laisser là traditions, langues et coutumes religieuses, toutes sacrées parce que toutes composantes du caractère national et de la conviction religieuse, pour embrasser des pratiques nées en Occident dans une Eglise postérieure aux Eglises orientales : l'Eglise latine, et cela sous le seul prétexte que ces formules latines étaient l'expression de la majorité catholique, tandis que tout le trésor oriental avait été rendu suspect par le schisme. Le marché parut incomparablement onéreux, l'Orient se recusa. Mais l'offre devenant insistante, les missionnaires s'obstinant à imposer leur rite, leur mode, à faire jouer aussi le facteur nationaliste, l'Orient se rebella, prit des positions défensives, et à ce jour des mesures gouvernementales, pour faire droit aux protestations de l'opinion publique, restreignent, paralysent l'action des missionnaires latins, ferment leurs écoles primaires, limitent leur nombre et leur séjour en Orient et, peu à peu, les exclurent complètement comme étant les agents des propagandes étrangères, travaillant contre la nation et en tout cas contre l'Eglise nationale.

Jamais un gouvernement qui se respecte n'aurait pu s'en prendre à un prosélytisme religieux s'il n'avait eu l'excuse, justifiée par les faits, que ce prosélytisme revêt aussi un aspect de conquête nationaliste.

Les faits sont là flagrants. Les responsabilités des sujets sont pénibles à établir, difficiles à évaluer. La bonne volonté a été entière. Ce sont les moyens employés pour le but idéal d'union qui n'ont pas été adéquats. Selon l'esprit, la question n'en demeure pas moins idéale et dans l'orthodoxie sincère, malgré tout, malgré les avanies, les maladresses, le désir de l'union continue d'exister et la plainte porte sur les moyens uniquement.

Tous les jours, dans sa Liturgie si belle dont la composition remonte aux premiers âges de notre Eglise, l'Eglise orthodoxe conjure Dieu : « Pour la paix du monde, pour la stabilité des Eglises de Dieu et pour l'Union de tous » : suprême prière de l'Orient que Dieu veuille entendre et exaucer!

* * *

Nous venons de considérer, d'une part, l'échec des missionnaires dans leurs tentatives d'unification de l'Orient chrétien et de l'Occident catholique, poursuivies sur le plan d'une assimilation complète.

D'autre part, nous avons vu les orthodoxes résister victorieusement à l'emprise occidentale et demeurer sur les mêmes positions qu'au moment du schisme, positions que le temps déjà n'a pu que fortifier, sans compter les multiples facteurs historiques et psychologiques qui ont aggravé la situation.

Les deux partis en présence, les deux portions chrétiennes qui s'affrontent et qui continuent à rêver d'union tout en élevant entre elles des barrières éprouvent, découragées, le besoin de recourir à un grand arbitrage, à une autorité capable par son prestige d'indiquer des directives et d'inspirer la conduite à tenir; une autorité qui toujours aurait été attentive et bienveillante à la grande question et qui, sans avoir pris parti dans le litige, ni pour les uns ni pour les autres, les aurait tous aimés assez pour que l'on puisse attendre d'elle une solution qui serait pour le plus grand bien des uns et des autres et où nul n'aurait la crainte de se sentir lésé.

Cet arbitrage idéal existe, ce tribunal siège et ses arrêts sont une image de la justice divine alliée à la miséricorde, car celui qui y siège représente Dieu Lui-même et le Christ l'a intronisé dans ce ministère sublime quand il a dit à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis ».

Depuis lors, de même que tous les Apôtres reconnurent la préséance de Pierre, leur égal devenu leur chef par l'élection divine, tous les successeurs d'Apôtres assis dans les chaires d'Orient : Antioche, Alexandrie, Jérusalem, plus anciennes que Rome cependant, reconnurent pleinement que l'évêque de Rome, successeur immédiat de Pierre, avait par le même fait l'investiture suprême.

Toute la chrétienté tourna vers Rome ses regards, écoutant filialement ses avis. Les patriarches orientaux, à qui leur ancienneté donnait un certain prestige, jouirent sans doute de grands privilèges et d'une autonomie relative : toujours dans les conflits, dans les confirmations en charges, dans les définitions contre l'hérésie, ils en appelèrent au Pontife romain, et celui-ci enveloppa toutes les Eglises d'une même et constante sollicitude.

Un nouveau siège, celui de Byzance, prit tout à coup un lustre exceptionnel par les destinées de l'Empire fabuleux auxquelles il s'associa, et, enivré de sa jeune gloire, il se dressa en face de Rome. C'était au XI^e siècle. L'Empire fameux est tombé en 1453, le Patriarcat se meurt aujourd'hui!

* * *

Or, écoutons les papes et la réponse qu'ils firent à cette portion de chrétienté rebellée contre leur autorité souveraine. C'est déjà au lendemain du schisme le pontife Léon IX qui écrit à Michel Cérulaire en quelle estime et sollicitude il tient les monastères de rite grec venus s'établir à Rome. Il énonce déjà aussi le grand principe qui toujours guidera les pontifes romains visiblement inspirés d'En-Haut, principe qui, s'il eût été entendu, aurait donné dès longtemps aux missionnaires latins les fruits légitimes de leurs efforts : nous voulons parler du respect des rites vénérables pratiqués par les Eglises orientales et de l'esprit de l'Eglise romaine « laquelle — c'est Léon X qui parle — n'ignore pas que la diversité des rites selon les temps et les lieux n'est pas un obstacle au salut des croyants lorsque la même foi, opérant par la charité tout le bien qui dépend de nous, nous recommande tous au même Dieu ».

Innocent III, Honorius III, Innocent IV, Alexandre IV, Nicolas III, Clément VII, Pie IV, Grégoire XIII, Clément VIII, Paul V, tous élèvent la voix dans ce sens. Et Benoît XIV, énonçant le grand objectif de l'Eglise, qui est de « ramener l'Orient à la grande unité catholique », entend que cela soit entrepris « par l'assurance solennelle que les institutions, rites et privilèges de ses patriarches seraient toujours respectés ». Afin que cela soit, il décrète en outre « qu'il n'est permis à personne d'altérer ou d'amoindrir l'entier et exact accomplissement de ces rites. »

Pie VI, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX ont abondé dans le même sens, et notre grand Léon XIII a déploré « de voir le schisme qui sépare l'Orient de l'Occident pour des raisons aussi futiles », déclarant qu'il est possible de concilier l'union avec les diversités de rites et les autonomies traditionnelles.

Il formule aussi nettement l'esprit dans lequel il faut travailler à la véritable union entre les chrétiens dans l'unité de foi et du gouvernement. Et s'adressant à l'Orient : « Il n'y a aucun doute, dit-il, que nous ou nos successeurs ne supprimeront jamais rien de votre droit, ni des privilèges de vos patriarches, ni des coutumes rituelles de chaque Eglise. Au contraire, il a été et il sera toujours dans la pensée et la conduite du Saint-Siège de se montrer prodigue à l'égard des mœurs propres et des origines de chaque peuple. »

Lors du XV^e centenaire de saint Jean Chrysostome, Pie X, en promulguant les fêtes, écrivait : « Que les Orientaux séparés de Nous voient et comprennent en quelle grande et profonde estime Nous tenons également tous les rites. » Benoît XV, en érigeant la Sacrée Congrégation orientale, déclarait « que l'Eglise de Jésus-Christ, parce qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique, ne fait aucune différence entre ses fils qui occupent tous le même rang devant le Siège apostolique ». Pie XI, célébrant les bienfaits qu'apportera l'union, disait : « On verra ainsi tous les peuples jouir des mêmes droits, quelles que soient leur race, leur langue, leur liturgie. »

Et ce grand Pape glorieusement régnant, voyant au delà du moyen que constituent les rites la cause profonde de la désunion, à savoir l'incompréhension, l'indifférence, l'ignorance où nous sommes les uns des autres entre Orientaux et Occidentaux ou plutôt entre catholiques et orthodoxes, a formulé la vraie ligne de conduite quand il invite « à s'étudier pour se connaître, à se connaître pour s'aimer, à s'aimer pour s'unir ».

Ecoutons-le. Etudions l'Orient séparé de nous bien plus par notre ignorance à son égard que par des causes réelles. En apprenant à le connaître, nous ne pourrions manquer de l'aimer car il a des qualités réelles, profondes, attachantes. Et l'union est spontanée, naturelle pour ceux qui s'aiment, à plus forte raison le sera-t-elle s'ils se sont aimés dans le Christ qui a prié son Père à l'heure suprême afin que cela soit!

* * *

Est-il vrai que toute la solution du problème de l'union des Eglises réside dans le respect des rites particuliers à chacun?

Il est un fait que là où la parole des papes a été entendue et dès les XV^e et XVI^e siècles, des masses orientales assez considérables sont rentrées d'enthousiasme dans le giron de l'Eglise. Citons le cas des Ruthènes de rite byzantino-slave, au nombre de cinq millions; celui des Roumains passés au catholicisme dans leur rite propre et leur langue nationale et qui sont un million et demi.

Placé par la Providence à la tête du petit troupeau qui, fidèle à son rite propre, à ses traditions séculaires, à ses coutumes religieuses et nationales grecques, est rentré lui aussi dans le sein de l'Eglise, nous vous ferons entendre encore leur prière à eux. Elle est toute confiante celle-là, car après des épreuves multiples où la main de Dieu clairement est apparue, élu au milieu d'un grand peuple célèbre par son histoire et les qualités de sa race, ce petit peuple de deux mille fidèles s'est levé pour montrer, par son existence et par son exemple, que l'Eglise romaine est bien la Mère aimante et compréhensive et que les promesses des papes sont valables, que leur parole est sacrée.

Cet exemple a démontré aussi péremptoirement que religion et patrie s'harmonisent aussi étroitement dans le catholicisme que dans l'orthodoxie, puisque nous, Grecs et catholiques, nous nourrissons l'ambition de servir notre Patrie et nous avons la fierté de savoir que nous pourrions vraiment lui être utiles.

Déjà nos œuvres sont toutes nationales : écoles où nos enfants de Grèce seront élevés en bons citoyens dans l'étude de leur passé, de leur langue, de leurs traditions; œuvres d'assistance où, si la Providence le permet, nous secourerons nos compatriotes dans leurs misères physiques et morales nombreuses, car l'Orient est pauvre et il a eu beaucoup à souffrir tout le long de son histoire.

Laissez-nous vous faire entendre la prière de ce petit nombre qui demande pour sa grande entreprise un peu de votre sympathie chrétienne et la promesse de votre prière qui vous associera à leur tâche et qui la féondera.

Groupés sur une terre d'exil, autrefois nôtre au temps de

Byzance la glorieuse, c'est à Constantinople que nous ouvrîmes la première Eglise catholique dans le rite grec, non loin de la Sainte-Sophie de grande mémoire, et, elle aussi, église de rite grec catholique au moment où l'Islam l'envahit. Après cinq siècles nous renouâmes ainsi la chaîne du catholicisme de rite grec, et la Providence qui nous avait regroupés à Byzance, là même où notre rite avait brillé de tout son éclat au temps d'un saint Jean Chrysostome, voulut nous rendre ensuite à la Mère Patrie, pour nous déposer au milieu de nos frères grecs encore séparés comme le peu de levain qui fait monter toute la pâte.

Le premier accueil fut spontané, fraternel, généreux. C'était la Mère-Patrie qui nous reconnaissait pour ses enfants. Puis le jeu des intrigues humaines, politiques sous le prétexte religieux, et religieuses sous le prétexte politique, nous menaça. Mais la Grèce est restée ce qu'elle a toujours été dès les temps classiques, la terre d'élection de la liberté. En dépit des attaques, des suspicions, des calomnies, car on mettait en doute notre loyauté de citoyens du fait que nous étions catholiques, en dépit des pressions orthodoxes sur le gouvernement afin de nous faire disperser, nous demeurâmes, car la voix du sang se fait toujours entendre et que nos gouvernants ont toujours fait honneur à leurs engagements vis-à-vis de la Constitution et des traités.

Laissez-nous la joie de vous présenter la petite famille grecque catholique établie à Athènes.

Elle est fervente et pauvre, tels ces premiers chrétiens que les Actes des Apôtres nous montrent, « assidus à la fraction du pain » et mettant en commun leurs biens afin que nul parmi eux ne fût pas laissé sans secours.

Notre Eglise, provisoire, est bien pauvre : Jésus, né dans l'étable, est chez nous à Bethléem. Notre Séminaire, dispersé faute de ressources, se réorganisera s'il plaît à Dieu. L'orphelinat voit se renouveler chaque jour le doux miracle de la multiplication des pains. Une communauté religieuse creuse les fondations de son monastère, persuadée que la Providence en élèvera les murs. Une école est prospère sans moyens pour expliquer son succès, sauf la prière et le sacrifice de celles qui la dirigent. Les malades sont soignés, les indigents secourus, les petits catéchisés, les vocations sacerdotales et religieuses fleurissent.

Tous prient et rendent grâce à Dieu. Ils entrevoient déjà au bout de leurs efforts l'union tant désirée, car rien ne les distingue de leurs frères séparés encore de l'Eglise, sinon l'acte de reconnaissance au Souverain Pontife, acte aisé à ceux qui sont assurés de rester ce qu'ils sont, ce qu'ils doivent être, à savoir de vrais fils de l'Eglise orientale dans laquelle ils sont nés et dont il est à souhaiter qu'ils conservent la fierté, car elle est le plus beau joyau de l'Eglise!

L'Eglise d'Orient s'unira ainsi à l'Eglise d'Occident et, conjuguant leurs gloires, leurs beautés propres, elles donneront à l'Eglise-Une un incomparable éclat.

* * *

L'Union viendra, elle est prochaine... Prière suprême du Christ, prière ininterrompue de l'Eglise, prière navrée des missionnaires, prière plaintive de l'orthodoxie, prière confiante des catholiques de rites orientaux, prière enfin de leur Evêque devant votre auditoire recueilli; toutes ces prières seront exaucées. Que la vôtre se joigne à toutes celles que vous venez d'entendre! Promettez-la ce soir à la grande cause de la chrétienté divisée, afin que vous hâtiez l'heure de l'union tant désirée et que vous participiez aux fruits merveilleux de ce triomphe.

L'Union de la chrétienté fera sa force dans ce siècle où tant d'efforts se déploient pour l'attaquer. Car « l'Union fait la Force » : c'est la belle devise de votre pays qui s'est réalisée à travers toute

vosre histoire nationale, union qui s'est raffermie encore par les deux épreuves douloureuses : la mort d'un Roi si magnanime, le trépas d'une Reine tant chérie, ressenties également dans le cœur de tous les Belges et répercutées au loin, bien au delà des frontières, jusqu'en Grèce même. Nous débutions par la pensée de chers morts : notre pensée finale nous ramène ainsi à vos grands disparus : S. M. le roi Albert, S. M. la reine Astrid dont vous portez encore le deuil.

Nous implorons, en terminant, les bénédictions divines sur votre pays si chrétien, si accueillant, si généreux; sur votre famille royale universellement connue et aimée; sur vos foyers si exemplaires fondés sur les principes de foi et d'honneur; sur votre jeunesse catholique si ardente au bien; sur les innombrables œuvres de votre zèle charitable et éclairé; sur votre très digne hiérarchie bénie de Dieu dans ses efforts pour le bien de vos âmes.

Accordez-nous la joie de vous dire en vous quittant cette strophé de Déroulède que j'apprenais déjà dans ma jeunesse et dont le titre : *A la Belgique*, m'évoquait votre cher pays :

*Salut petit coin de terre
Si plein de bonté
Où l'on vous rend si légère
L'hospitalité...*

† Mgr GEORGES CALAVASSY,
Evêque des Grecs catholiques
du titre de Theodoropolis,
d'Athènes et de toute la Grèce.

LA THÉOLOGIE EN VESTON...

«Travaillons à bien penser»

Le moi, qui ne le sait, est éminemment haïssable, et le moyen d'intéresser quelqu'un c'est, à n'en pas douter, de ne jamais lui parler de soi. Je me vois cependant, pour une fois, obligé d'enfreindre ce précepte d'élémentaire sagesse. Il faut bien, en effet, que mes lecteurs sachent *grosso modo* qui je suis et que je précise, au moins dans ses grandes lignes, la manière dont j'entends la collaboration qui m'est si gracieusement offerte par le distingué directeur de cette revue. Il importe au surplus que je justifie la rubrique pittoresque sous laquelle s'abritera désormais ma chronique hebdomadaire.

En une toute autre époque, je veux dire en une époque de foi, mon cas, c'est-à-dire celui d'un médecin joignant à l'exercice quotidien de sa profession l'étude attentive de la religion, le cas du médecin-théologien, n'aurait rien eu que de classique et de normal, et personne n'aurait songé à y prêter attention. En notre siècle d'attiédissement religieux, il peut paraître étrange, et, dans la *turba magna* des médecins, je peux sembler une sorte de phénomène. A qui la faute? Pas à moi, assurément, mais au défaut d'optique de mes contemporains trop souvent atteints de myopie spirituelle. Rien de plus facile à justifier que ma position. Encore que rare, elle est, on va le voir, tout ce qu'il y a de plus normal au monde.

Je suis ni plus ni moins ce que mes parents m'ont fait. Sauf exception d'ailleurs, et quelque apport qui puisse venir de la personnalité d'un chacun, j'estime qu'on est essentiellement et avant tout l'homme d'une famille. La mienne était profondément catholique, et il faut avoir vécu dans la céleste pépinière que c'était pour savoir ce que ce mot recouvre à la fois de gravité

et de douceur, d'amour de l'Eglise et de Jésus-Christ. C'est intraduisible. J'admire comment, grâce au traitement délicat de ces excellents parents, les impressions religieuses, pareilles aux gouttes de rosée durant la nuit, se sont déposées une à une dans mon âme d'enfant. Il n'est pas de plus purs diamants, et le soleil de la vie, si brûlant soit-il, au lieu d'en ternir l'éclat, ne sert qu'à les faire resplendir. C'est là le mystère et la grandeur de l'éducation chrétienne.

Je dus, trop tôt, hélas! m'arracher à ce foyer béni pour parachever mon instruction dans les collèges, puis à la Faculté de médecine. Mais des curiosités religieuses sommeillaient en moi avec le goût de l'ancien. Une série de circonstances providentielles les fusionna et les fixa sur l'étude de l'antiquité chrétienne dont je commençais alors à m'éprendre. Une fois en possession de mon diplôme de médecin, je pus enfin leur donner libre cours.

A la faveur des austères loisirs que me fit la guerre et muni de la ceinture de sauvetage que représentait le sens catholique hérité de mes parents, affermi par de nombreuses lectures préalables, je me lançai à corps perdu dans l'océan patristique. Bien m'en prit. Je ne tardai pas en effet à y pêcher des perles qui m'enchantèrent. La question de la lecture des Livres saints parmi les anciens chrétiens m'attirait particulièrement. Je trouvai dans la correspondance de saint Jérôme, que je parcourais alors, toute une floraison de textes s'y rapportant. Vivement intéressé, je conçus bientôt l'idée d'un mémoire destiné à les mettre en œuvre et à paraître ensuite en articles de revues. Je le soumis à M. P. de Labriolle, un maître éminent en littérature chrétienne, alors professeur à Poitiers, aujourd'hui en Sorbonne. Il s'en déclara fort satisfait et m'invita à l'étoffer en vue d'une thèse de doctorat ès lettres. J'y consacrai deux ou trois ans et, en 1926, je présentai devant la Faculté des Lettres de Poitiers une thèse princeps sur *Saint Jérôme et la lecture sacrée dans le milieu ascétique romain* et une complémentaire sur les *Voyages, l'hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IV^e et V^e siècles* (chez Picard, Paris).

Peu de temps après, le conseil de l'Université de Bordeaux voulut bien m'autoriser à faire un cours libre et public sur les Pères de l'Eglise. Un tel cours n'existe en France dans aucune autre faculté d'Etat; c'est une intéressante reviviscence de l'enseignement donné autrefois dans les facultés de théologie. Tous les samedis par quinzaine donc, depuis neuf ans déjà, j'étudie un à un jusque dans les plus menus détails et devant un auditoire aussi fidèle qu'attentif, les écrivains ecclésiastiques qui fleurirent au IV^e et au V^e siècle, justement dénommé « l'âge d'or patristique ». C'est dire que la sainte Antiquité m'a séduit. Son charme opère, et je ne pense pas qu'il doive jamais s'envoler.

* * *

Cependant, à la différence de mes confrères épris de littérature, je ne suis pas pour cela un transfuge de la médecine. Il ne m'a point semblé que, pour être le disciple des Pères, il fût nécessaire de divorcer avec Hippocrate. J'exerce tous les jours la médecine dans un coin de Gascogne, et, qui plus est, la médecine de campagne, essayant de servir deux maîtres sans en trahir aucun, d'autant plus facilement que je n'ai jamais su voir entre eux d'opposition radicale. J'ai ainsi un pied dans les deux mondes : le monde universitaire et l'autre, et j'en remercie la Providence comme d'une faveur insigne. Certes, le contact quotidien avec les hommes, surtout avec l'habitant des campagnes, est parfois âpre et rude pour l'intellectuel, mais il n'en est pas moins salutaire. J'ose dire que celui qui ne l'a pas sera toujours incomplet. C'est une bienfaisante école de réalisme. Elle préserve de l'esprit

livresque et assoit les idées en leur donnant en quelque sorte chair et vie.

Pour ce qui me concerne, j'avoue qu'elle m'a solidement vacciné contre le candide idéalisme et le souriant optimisme que j'ai trop souvent constatés chez certains de mes confrères de l'Université ou même chez des ecclésiastiques n'ayant jamais fait de ministère et uniquement enfermés dans la tour d'ivoire de leurs études. A fréquenter trop exclusivement le monde de l'Université et des bibliothèques, l'âme risque de se cantonner dans l'abstrait et de se parcheminer. D'autre part, à fréquenter trop exclusivement la société, elle risque de se banaliser et de s'affadir. L'un et l'autre sont également nécessaires. C'est à ce prix seul qu'on est un intellectuel complet.

Il y faut ajouter les suggestions constantes qui me viennent, au cours de mes tournées solitaires, du spectacle de la nature. Et celles-ci ne sont point à négliger. Elles contribuent à mûrir silencieusement la pensée et à lui donner comme un sourire de grâce. Les hêtres et les bois furent les maîtres de saint Bernard. Ils le sont toujours dans une certaine mesure des âmes intérieures et méditatives. « Il y a des riens, écrit Vogüé, des couleurs, des bruits, qui demeurent longtemps dans l'œil et dans l'oreille, et finissent par descendre dans l'âme. » Là, c'est-à-dire dans ce divin creuset, se produit alors un bienfaisant amalgame qui donne à la pensée tout son éclat vital. Aussi je ne m'étonne pas du tout que celui qui devait donner le branle au Mouvement d'Oxford, John Keble, ait déserté l'Université, où pourtant il avait remporté les plus brillants succès et où il jouissait d'un relief prestigieux, pour un humble presbytère de campagne. Le volume de vers qu'il y composa, *l'Année chrétienne*, contribua plus efficacement peut-être que les livres de théologie en forme, à ramener les Anglicans vers les conceptions religieuses oubliées. Preuve évidente que la nature est pour les âmes méditatives une école sans pareille. C'est un cabinet de travail à ciel ouvert et plein de charme.

J'ai quarante-cinq ans. C'est l'âge où, selon le mot de Sainte-Buve dans son *Port-Royal*, il est prudent de dire au printemps l'adieu définitif. C'est aussi un promontoire d'où l'on regarde l'horizon avec plus de sérénité qu'au cours des années par trop roses et toujours un peu fiévreuses de la jeunesse. De cet horizon, qu'il me soit permis de faire le tour et de décrire l'ensemble tel qu'il m'est apparu. Inutile d'insister sur le désordre des mœurs, tant il saute aux yeux. J'en appelle à mes confrères : il n'est besoin que d'avoir exercé la médecine dans une région déterminée pendant quelques années pour en mesurer l'étendue. C'est inimaginable. *Corrupta est terra coram Deo, et repleta est iniquitate... Caro est...* (La corruption foisonne et l'homme semble, comme au temps de Noé, n'être plus que chair.)

* * *

Le véritable mal du siècle ne me paraît point être pourtant ce déluge d'impureté qui nous submerge. La mare est fétide assurément, mais, ce qui est pire, c'est qu'elle est sans soleil. On n'y voit luire ni le remords salutaire qui est l'amorce des futures résurrections, ni les radieuses clartés de l'espérance chrétienne qui sont, dans le péché même, comme un lever d'aurore. L'œuvre du péché s'accomplit à loisir, brutalement, et ne suscite plus les mêmes réactions bienfaisantes, c'est-à-dire cette mobilisation de toutes les forces vives de l'âme qui est le signe d'un organisme spirituel vigoureux, soudain mis en alerte et qui se défend.

Qu'on ne s'étonne point d'une pareille inertie : nous avons perdu le sens du péché. Celui-ci non seulement est commis, mais, ce qui est plus grave, il est nié en tant que tel. En tout cas, on ne l'envisage plus que rarement avec la tragique gravité qu'il

comporte, je veux dire avec son enjeu éternel, mais simplement dans ses conséquences humaines. C'est tout juste si on ne le considère pas comme un accident et une fatalité physiologiques. Cette transposition de plan est symptomatique d'un état d'esprit et d'une époque. Aux âges de foi, en effet, on n'avait pas toujours la morale, mais on avait le dogme. Aujourd'hui les deux nous manquent. C'est le déficit total. Le mal du siècle est là surtout.

Or, dans le monde moral, comme dans l'autre, tout se tient. L'on ne peut toucher à un point sans ébranler l'ensemble. Désespérant ou dédaignant d'atteindre l'idéal chrétien, qu'est-il arrivé? Nous l'avons abaissé jusqu'à nous, et, pareil aux Juifs idolâtres, nous nous sommes fait un Dieu à notre image et à notre ressemblance. C'est ainsi qu'une notion fade et sans consistance de la miséricorde s'est insensiblement substituée à la notion de crainte révérentielle qui est à la base même de la sagesse chrétienne. On s'est plu à opposer crainte et amour, comme s'il s'agissait de deux sentiments exclusifs l'un de l'autre. Bref, avec le sens du péché, c'est le sens de Dieu qui s'est envolé. Nous assistons à une crise inquiétante de la crainte. « De nos jours, écrivait, avec une rare perspicacité Mgr Landrieux, ce sentiment profond de la crainte de Dieu a fléchi. Après l'excès du jansénisme, on est tombé dans un excès contraire. Les âmes chrétiennes ont subi l'influence du naturalisme ambiant, du sentimentalisme qui énerve toutes les énergies. Elles ont transporté cette mollesse dans leur dévotion. On ne conçoit plus que la crainte de Dieu puisse cohabiter avec l'amour de Dieu; on considère la crainte de Dieu comme une tare de l'amour de Dieu, tandis qu'en réalité les deux se prêtent un mutuel concours : la crainte offre une base solide à l'amour, et l'amour enlève à la crainte tout ce qu'elle aurait de trop rigide. L'un et l'autre sont justifiés; car si Dieu est Père, il est maître aussi; il est juste et il est bon. L'Eglise nous fait demander simultanément la crainte avec l'amour : *Sancti nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum.* »

» On perd le respect de Dieu, comme les enfants perdent le respect des parents. On s'imagine que la familiarité, le sans-gêne vont nécessairement de pair avec l'affection. On se représente Dieu sous l'aspect d'un aïeul débonnaire, sans dignité ni caractère, qui n'aura pas le courage de tenir rigueur, au dernier moment, à ceux qui en auront pris trop à leur aise avec lui. »

Ce fléchissement dans les idées a son pendant dans la désaffection de plus en plus grande pour la doctrine. Et c'est logique. Comment un siècle où l'impureté pullule et où les grandes vérités vacillent viendrait-il à la lumière ou en aurait-il simplement l'attrait? Seule la foi, et la foi vive, est curieuse des choses de Dieu. L'impureté ne les aime pas. Elle ne veut pas voir. Ce peu d'attrait pour la vérité religieuse se traduit pratiquement par un abandon à peu près général de la lecture spirituelle. Chez beaucoup elle a été détrônée par le poste de T. S. F., le cinéma et le journal. Les meilleurs chrétiens non seulement la négligent, mais, ce que saint Jean Chrysostome considère comme un mal beaucoup plus grave, n'en voient même plus la nécessité. Des pratiques qui se soutiennent tant bien que mal, et c'est tout!

* * *

Panis in verbo, écrivaient les vieux Pères. Ils avaient effectivement pour ce pain un appétit tout céleste, un véritable appétit d'ogres à en juger par leurs homélies et leurs traités qui ne sont pas autre chose qu'une rumination prolongée et paisible des saintes Ecritures. Au contraire, les in-folio sont trop lourds pour nos mains débiles. On lisote, s'il est permis de forger cette expression; on ne lit plus. La Bible n'est plus la reine du foyer,

et c'est un grand mal. C'est elle, en effet, qui nous garde intacte dans ses pages, comme en un reliquaire sacré, cette notion vraie de Dieu qui dépasse infiniment nos conceptions fragiles et mesquines.

Nous oublions, au surplus, que le corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas seulement contenu sous les espèces du pain de l'autel, mais sous les espèces de cet autre pain qu'est la parole inspirée. Origène n'appelle-t-il pas la parole sacrée le « second corps de Jésus-Christ »? Et de même que c'est par la communion sacramentelle que nous nous rendons participants du pain de l'autel, c'est par la lecture sacrée que nous nous rendons participants de la parole. Le dogme lui-même a, si possible, encore moins de dévots et n'excite guère d'enthousiasme. Le type du laïc théologien est en voie de régression complète; il ne sera bientôt plus qu'un article de musée. « Tout ce que j'ai de bon, écrivait la marquise de Sévigné, c'est que je sais bien ma religion. » Combien d'entre nous pourraient, je le demande, se décerner ce *satisfecit* flatteur? Il faut voir l'expression de stupéfaction et d'ahurissement qui se marque d'ordinaire sur la figure des gens du monde quand on leur parle de théologie. Sans doute la considèrent-ils avec l'appareil scolaire qui d'ordinaire lui fait escorte et la rend à leurs yeux rébarbative au plus haut point. *Incessu patuit Dea... Pavete ad sanctuarium...* Ils tremblent devant la démarche pompeuse de la Déesse; ils n'éprouvent que terreur devant le sanctuaire de la Vérité. Le manque d'intérêt et d'attrait s'ajoute par-dessus le marché à cette terreur janséniste. La théologie ressemble pour beaucoup à une vieille bonne femme ratatinée et sans charmes. Une nourrice sèche, quoi! Enfin, pense-t-on, c'est la robe qui fait le théologien. Comme si de théologie on ne pouvait aussi traiter congrûment en veston!

Le pire, c'est que nous ne réalisons d'ordinaire qu'imparfaitement notre déchéance religieuse. Pour la prendre sur le fait et en mesurer l'étendue et la gravité, il suffit de se reporter à des époques où l'esprit révolutionnaire et essentiellement anticatholique, et dont le laïcisme n'est pas autre chose que le fruit mûr, n'avait point encore empoisonné l'atmosphère, à des époques qui n'étaient point parfaites, assurément, — la perfection n'est pas de ce monde, — mais où du moins l'air que l'on respirait était catholique. Le XVII^e siècle me paraît être incontestablement une de ces époques-types. Quelqu'un a écrit récemment que j'en avais fait mon « climat spirituel ». C'est vrai, et je m'en flatte.

« Non, il fut janséniste ce siècle et gallican », déclarait avec une impatience irritée notre Verlaine. C'est sans doute que sa sensibilité de névrosé ne lui permettait point d'en supporter la solide raison. Janséniste, gallican : tout le XVII^e siècle tiendrait en ces deux épithètes désobligeantes? Allons donc! C'est là du pur sophisme. Il suffit d'avoir mis quelque peu le nez dans sa littérature, tant religieuse que profane, pour s'inscrire en faux contre une telle assertion. Je dis, moi, et j'aurai mainte occasion d'y revenir en illustrant mon dire, que ce siècle fut aussi, au point de vue catholique, « le Grand Siècle ». L'on ne sera donc point surpris si, pour prendre la température religieuse du nôtre et l'apprécier, je m'en sers comme d'étalon et de barème. « Mon père, déclarait Louis XIV à Massillon après son premier Avent, j'ai entendu plusieurs orateurs; j'en ai été content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même. » C'est précisément en raison du mécontentement salutaire qu'elle engendre et de la bienheureuse angoisse du salut qu'elle entretient, que la fréquentation du XVII^e siècle me paraît tonique et salutaire au possible.

* * *

Voilà donc le petit examen de conscience du siècle qui résulte non point de spéculations en chambre, mais d'un contact prolongé avec le réel. Le mal est grand, c'est vrai, mais le catholicisme n'a rien perdu de sa vertu, à une condition cependant, c'est qu'il soit présenté aux âmes non point mutilé et affaibli, mais dans son intégrité et sa mâle grandeur et avec sa sublime altitude.

En temps d'épidémie on se fait vacciner, on se suralimente, on se tonifie, on prend en somme toutes sortes de précautions pour éviter que l'organisme ne soit point en état de moindre résistance. C'est exactement ce qu'il convient de faire au spirituel. Il y a aussi une thérapeutique à appliquer pour redresser les mœurs en redressant les idées.

Qu'il soit possible de faire reflourir au point de vue religieux, parmi les laïcs, le culte des idées saines, je le crois fermement, et c'est pourquoi j'écris. D'autre part, ce n'est pas en tombant violemment que la pluie arrive à creuser la pierre, mais en tombant souvent et goutte à goutte. Il en est de même pour l'esprit : ce n'est qu'à la longue et par une action lente et continue qu'on peut espérer y déterminer des traces profondes et des orientations utiles. Encore faut-il aviser à la manière. Un enseignement abstrait et livresque me paraît condamné d'avance à un échec certain près des gens du monde, engagés dans le tourbillon des affaires de la vie et qu'on ne peut espérer prendre, si on les prend, que par l'attrait. *Le laïc théologien sera créé dans la joie ou il ne sera pas.* J'ai déjà essayé par quelques ouvrages, dont mon dernier, *Le Laïc théologien* (chez Picard, Paris), écrits en un style à la fois familier et imagé, — *quotidiana et pedestris oratio*, comme le qualifiaient les anciens, — de mettre ainsi la théologie à la portée des gens du monde. Cela m'a valu toute une paroisse de lecteurs que je n'attendais pas.

Rien ne vaut néanmoins, pour la diffusion de la pensée chrétienne, le journal ou la revue. Les faits qui composent l'actualité ne sont-ils point comme la monnaie courante qui permet de dispenser aimablement la vérité religieuse? Assaisonnée par celle-ci, l'actualité s'en trouve singulièrement relevée; elle nous devient délectable, et, au lieu de ne nous fournir qu'un objet stérile de curiosité, elle se présente comme une théologie en images perpétuellement accessible et parlante, comme une attrayante leçon de choses. Le génie de cette revue, c'est précisément de l'avoir compris. Oui, montrons au laïc pieux ou simplement curieux, faisons-lui toucher du doigt par tous les moyens, que la vérité qui peut lui venir de l'Écriture, de la patristique et du dogme proprement dit, loin d'être pour lui un vain luxe, est au contraire étroitement liée au développement de sa vie intérieure et ne fait qu'un avec elle, qu'elles sont solidaires l'une de l'autre. Apprenons-lui le secret du *gaudium de veritate* dont parle Augustin. C'est le meilleur moyen de le réconcilier avec la théologie.

N'est-ce point parce qu'on a oublié de la montrer sous ce jour que celle-ci a fini par être considérée comme l'apanage des spécialistes? Cet oubli est assurément à la base de la désaffection qu'ont pour elle trop de gens du monde. Cultiver les sciences sacrées avec froideur : n'est-ce point d'ailleurs, même pour les spécialistes, une manière de péché et d'hérésie? Sans tomber dans le sermon proprement dit, sans dédaigner le moins du monde l'érudition, — au contraire, — il y a tout de même en théologie une manière de s'exprimer qui prouve qu'on n'en traite pas comme d'une science ordinaire et profane, mais avec ce je ne sais quoi qui sent le sacré et en un style qui recèle comme un parfum d'Église. Cela me fait penser aux vers délicats consacrés par Hugo à la Bible qu'enfant il avait découvert en jouant dans le grenier des Feuillantines :

*Nous montions pour jouer au grenier du couvent,
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.
Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.
Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir...*

Le fait est qu'il est difficile de lui enlever cette odeur; elle la porte avec elle; il faut même la lui garder à tout prix pour qu'elle enivre les âmes. « Travaillons à bien penser », écrivait en son temps le profond Pascal. Il n'est pas, au point de vue religieux, de tâche plus pressante. C'est le besoin même de l'heure. N'en doutons pas : le secret de la véritable action catholique est là ainsi que son levier. Puissé-je amener insensiblement mes lecteurs à s'en rendre compte!

Dr DENYS GORCE.
Docteur ès lettres.

Démographie et colonisation

La plupart des théoriciens de la colonisation considèrent les excédents de population comme une des causes déterminantes de l'expansion coloniale et lui attribuent une part prépondérante dans la conquête du monde par la race blanche.

Que faut-il penser de l'importance de ce facteur démographique dans le passé et aujourd'hui?

Si on remonte au temps de la colonisation phénicienne et hellénique, l'on constate que des cités, se développant par le commerce et l'industrie, devaient forcément se trouver à l'étroit sur des territoires médiocrement fertiles et resserrés entre la mer et les montagnes. D'où nécessité de chercher dans des pays neufs ou barbares des emplacements pour le surcroît de la population. Souvent, il est vrai, cette expatriation n'est pas purement volontaire; en Grèce les luttes politiques y ont joué un rôle et c'est le parti vaincu qui est obligé de chercher fortune dans d'autres régions. De même en Europe, au XVI^e et au XVII^e siècle, alors que la population était encore peu dense, les troubles religieux et civils furent une cause d'émigration, soit vers les pays civilisés, comme ce fut le cas pour nos ouvriers flamands qui transportèrent au delà de la Manche leur industrie paralysée par les mesures fiscales du duc d'Albe, soit vers les pays neufs, comme ce fut le cas pour les non-conformistes d'Angleterre, qui, pour échapper à l'anglicanisme, allèrent, au delà de l'Atlantique, coloniser les territoires formant actuellement le Nord-Est des Etats-Unis.

On a du reste exagéré l'importance numérique de ces mouvements d'émigration. Les Canadiens français, actuellement au nombre de près de 3 millions, descendent de 10,000 émigrants. Au moment de la cession du Canada à l'Angleterre par le traité de Paris en 1763, le nombre des Canadiens français dépassait à peine 70,000 âmes. Il en fut de même en Afrique du Sud, où plus d'un million d'Afrikaanders de race néerlandaise descendent de quelques milliers de colons hollandais, comme le prouve le nombre extrêmement restreint de noms de famille distincts parmi la population boer.

* * *

Souvent aussi, sous l'Ancien Régime, le mouvement d'expatriation vers des territoires neufs a été provoqué par des moyens artificiels : soit par la contrainte, soit par l'attrait d'avantages extraordinaires. C'est ainsi que, lorsqu'en 1627, Richelieu octroya une charte à la *Compagnie de la Nouvelle-France*, chargée de mettre en valeur la vallée du Saint-Laurent, cette charte était donnée sous condition qu'au moins 4,000 colons partissent pour l'Amérique. La plupart de ces colons furent recrutés dans les classes laborieuses et étaient loués aux planteurs, comme travailleurs salariés, pour un terme de trois ans. Lorsque Colbert eut donné la grande impulsion à l'ancienne colonisation française, tous les moyens furent employés pour décider des colons à s'embarquer pour le Canada, la Louisiane et les Indes occidentales. Le recrutement de la population féminine se fit d'une façon plus énergique encore; les Hollandais envoyèrent au Cap les orphelines d'Amsterdam et les Français recoururent au même procédé, quand ils n'expédiaient pas dans leurs colonies, comme le rappelle l'*Histoire de Manon Lescaut*, les prostituées arrêtées dans les rafles de police.

On peut donc dire que sous l'Ancien Régime les éléments d'ordre démographique n'ont joué qu'un rôle tout à fait secondaire comme facteur de colonisation; parfois même il fallait, comme en Espagne, empêcher par des règlements sévères l'exode d'une population métropolitaine déjà trop clairsemée.

* * *

Mais, au cours du XIX^e siècle, la situation change; à la suite de la grande révolution industrielle et des progrès de l'hygiène, la population s'accroît d'une façon prodigieuse. On évalue à 180 millions le nombre des habitants de l'Europe en 1800; il dépasse aujourd'hui 520 millions et dans de nombreux pays la surpopulation a contraint les habitants à émigrer ou à coloniser.

Cette émigration ou cette colonisation ne peuvent se faire que dans les territoires, où, par suite de la latitude et, dans les régions tropicales, par suite de l'altitude, le climat est tempéré et convient par conséquent à l'acclimatation et à la multiplication de la race blanche. Il est d'importantes régions, telles les Indes, telle la Malaisie, telle la plus grande partie de notre Congo, qui ne pourront jamais absorber le trop-plein de population de l'Angleterre, de la Hollande et de la Belgique.

L'Angleterre, en avance au point de vue économique et colonial sur les pays continentaux, avait pu s'assurer, avec le Canada, l'Afrique du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, des colonies de peuplement, ne laissant aux autres nations, exception faite pour la France avec l'Algérie et pour la Russie avec la Sibérie, que des colonies au climat tropical, parfois extrêmement riches, mais dont, au point de vue démographique, la valeur est presque nulle comme habitat pour la race blanche.

* * *

C'est pourquoi c'est à l'émigration et non à la colonisation que les pays surpeuplés ont dû recourir. Il est superflu de montrer combien la première est moins avantageuse que la seconde. C'est pour l'étranger que vont travailler les émigrants et si certains d'entre eux rentrent au pays natal après fortune faite, ou y envoient leurs économies, ils privent cependant leur patrie des avantages résultant directement de leur activité créatrice.

C'est ainsi que la Belgique, dont le Congo ne peut être considéré dans son ensemble comme une colonie de peuplement, a été obligée d'orienter vers la France, soit à titre permanent, soit à titre temporaire, une partie de l'excédent de sa main-d'œuvre; c'est ainsi que l'Allemagne a, au cours du XIX^e siècle, envoyé

des millions de colons dans l'Amérique du Nord et dans la partie la plus tempérée du Brésil, et que l'Italie, qui, au point de vue des progrès démographiques, se classe au premier rang des pays européens, avec un excédent annuel de plus de 400,000 naissances (1), a dû se séparer de près de 10 millions de ses enfants (2), soit un montant égal au quart de la population restée dans la Péninsule.

Mais, depuis quelque temps, les progrès du protectionnisme ont été tels qu'il n'a plus suffi à la plupart des pays de fermer leurs frontières aux marchandises étrangères, ils les ont fermées aussi à la main-d'œuvre étrangère. Partout l'immigration est actuellement interdite, ou du moins sévèrement contingentée; les difficultés franco-belges relatives aux « frontaliers » en sont une preuve. L'Italie a été plus encore que nous touchée par ces mesures, alors qu'en 1920, 344,208 de ses enfants avaient trouvé à se placer à l'étranger, ce chiffre est tombé en 1934 à 68,461.

Ainsi les peuples « prolétaires », c'est-à-dire ceux dont la principale richesse est constituée par le nombre de leurs enfants, sont sacrifiés aux peuples « néo-malthusiens », où sévit systématiquement la limitation des naissances et où la population reste stationnaire, si elle n'est pas en décroissance.

* * *

Ainsi se pose un angoissant problème de morale et de droit naturel, dominé par deux principes : toute mesure restrictive de la fécondité prescrite par les lois divines est condamnable, quelles que soient les considérations dont elle s'inspire; tout être humain a droit à la vie et aux moyens d'assurer celle-ci. Les 400,000 petits Italiens, qui viennent chaque année accroître la population de la Péninsule, acquièrent ce droit par le fait même de leur naissance.

L'Italie a déjà tout fait pour accroître les moyens de subsistance de ses habitants et pour gagner ce qu'on a appelé pittoresquement « la bataille du blé ». La mise en culture des espaces jadis quasi-désertiques de l'*Agro romano*, l'assainissement de la Maremme, l'assèchement des Marais Pontins, la construction de l'aqueduc des Pouilles, les travaux de « poldérisation » dans l'estuaire du Pô ont réalisé, en treize ans, des progrès tels qu'aucun autre peuple n'en a réalisé de pareils. On peut affirmer qu'il n'y a pour ainsi dire plus dans toute l'Italie de terrains cultivables qui ne soient pas mis en culture.

D'autre part, les actuelles colonies de l'Italie n'offrent que bien peu de ressources pour l'établissement du surplus de sa population. Ses possessions du Dodécanèse et Rhodes ne comportent que 2,625 kilomètres carrés; la Lybie, exception faite pour une étroite bande le long du littoral et quelques oasis, n'est qu'une immense étendue de sable; la Somalie, où les déserts occupent de vastes espaces, a un climat torride; il en est de même de la région côtière de l'Erythrée, où Massaouah est le port le plus chaud du globe; seul le plateau élevé sur lequel se trouvent Asmara et Khéren, et que les Italiens ont déjà commencé à mettre en valeur, malgré la menace constante des incursions abyssines, offre quelques milliers de kilomètres carrés où une population blanche pourrait vivre et prospérer.

* * *

Par contre, tout à côté, se trouve un pays près de trois fois plus grand que l'Italie (Ethiopie, 1,120,400 km²; Italie,

(1) Excédents des naissances : en 1933, 421,866; en 1934, 429,633.
(2) Italiens à l'étranger : Europe : 1,600,000; Asie : 10,000; Afrique : 240,000; Amérique du Nord : 4,140,000; Amérique centrale : 10,000; Amérique du Sud : 3,970,000; Océanie : 30,000.

312,598 km²) avec une population qui ne dépasse guère 8 millions d'habitants. Ce pays, en grande partie fertile, est, grâce à son altitude élevée, parfaitement habitable pour des colons de race blanche. Ce vaste territoire, s'il était bien cultivé, s'il était muni de voies de communication et d'un système rationnel d'irrigations, pourrait nourrir de 30 à 35 millions d'hommes. Ses maîtres actuels règnent par la terreur sur des territoires dont la conquête ne remonte pas au delà de la fin du XIX^e siècle et sont incapables, vu leur degré inférieur de civilisation, d'y maintenir l'ordre et la paix comme d'en assurer le développement économique. La population y vit dans la misère et l'abjection, en proie aux plus abominables maladies et au honteux fléau de l'esclavage. A ce point de vue, comme à celui du trafic des armes et munitions, et à d'autres encore, le Négus n'a rempli aucune des obligations découlant du Pacte, ainsi que des Protocoles de Berlin, de Bruxelles et de Saint-Germain-en-Laye, malgré l'engagement formel souscrit par ses plénipotentiaires, le 27 septembre 1923, au moment de l'admission de l'Ethiopie dans la Société des Nations.

* * *

En regard de ce pays barbare, qui depuis plus de douze ans n'a cessé de violer ou de négliger d'observer ses engagements et les pactes internationaux, l'Italie possède, depuis près d'un demi-siècle, sur la presque totalité des territoires formant l'empire du Négus, des droits résultant de la constitution d'une sphère d'influence basée sur les accords anglo-italiens de 1891 et sur le traité franco-anglo-italien signé à Londres en 1906.

Il y a là un élément de droit international qui a été perdu de vue par les adversaires de l'Italie. Les meilleurs auteurs sont d'accord pour définir la sphère d'influence : « une portion de territoire sur laquelle un Etat, sur la base de traités avec les puissances coloniales voisines, jouit d'un privilège exclusif au point de vue de l'exercice d'une influence politique, de la conclusion de traités de protectorat, de l'obtention de concessions industrielles et éventuellement même du droit de soumettre la région à un contrôle politique direct ».

La situation privilégiée, ainsi reconnue en droit international à l'Italie, n'a été abolie ni par le traité italo-éthiopien d'Addis-Abeba, signé en 1896 au lendemain du désastre d'Adoua, ni par l'entrée de l'Ethiopie dans la Société des Nations. En effet, l'article 20, abrogeant toutes les obligations ou ententes incompatibles avec les termes du Pacte, n'est pas applicable aux traités qui ont établi cette sphère d'influence italienne en Afrique orientale, comme le prouvent les accords anglo-italiens de décembre 1925, conclus deux ans après l'entrée de l'Ethiopie dans la Société des Nations et enregistrés au secrétariat de celle-ci le 2 juillet 1926.

Le droit naturel qu'a l'Italie de trouver les terres indispensables pour faire vivre l'excédent de sa population se trouve ainsi d'accord avec le droit international.

* * *

La question qui oppose au nom de la morale et du droit naturel les nations « prolétaires » aux nations « néo-malthusiennes » doit de toute nécessité trouver une solution pacifique, sans quoi elle expose le monde aux pires catastrophes.

Tout corps trop comprimé dans un vase clos finit par faire éclater celui-ci. Repoussée dans ses revendications à l'égard de l'Ethiopie, l'Italie devra se tourner tôt ou tard vers une autre direction, et comme elle possède des ressources en hommes que bientôt ses voisins, pratiquant la limitation des naissances, ne

posséderont plus, il ne faut pas être grand clerc pour prédire ce qui arrivera un jour.

Ce problème n'est pas particulier à l'Italie. Dans une autre région du monde, le Japon, dont la population croît d'un million par an, se trouve dans une situation tout aussi angoissante, tandis que l'Australie, qui pourrait aisément nourrir 100 millions d'habitants, s'oppose, avec la plus grande rigueur, à toute immigration et laisse ainsi un continent, supérieur en étendue aux trois quarts de l'Europe, aux mains de 6 millions d'hommes (0,7 par kilomètre carré), trop peu nombreux pour le mettre en valeur. N'y a-t-il pas là une révoltante injustice et un déséquilibre qui risque de créer un jour les plus graves complications?

* * *

La solution que nous n'avons cessé de préconiser dans cette revue depuis juillet dernier, solution qui consiste à confier à l'Italie, conformément à l'article 22 du Pacte, un mandat, c'est-à-dire une mission civilisatrice sur l'Ethiopie, mission dont les colons italiens deviendraient les meilleurs agents, écarterait pareille complication en ce qui concerne l'Europe et assurerait en même temps aux habitants de l'Ethiopie la sauvegarde de leurs droits et de leur liberté.

A un autre point de vue encore, elle réaliserait œuvre de réparation et de justice. Dans la répartition des colonies et possessions extra-européennes de l'Allemagne et de la Turquie, l'Angleterre se fit attribuer 2,260,000 kilomètres carrés, soit 68 %, avec 9,335,000 habitants; la France reçut 922,000 kilomètres carrés, soit 29 %, avec 4,235,000 habitants; l'Italie dut se contenter de 100,000 kilomètres carrés, soit 3 %, avec 90,000 habitants! Or, si l'on compare cette répartition avec les sacrifices offerts à la cause commune des Alliés, on constate que la France, sur 7,935,000 mobilisés, eut 1,282,000 tués, soit 16 %; l'Angleterre, sur 5,704,000 mobilisés, eut 630,000 tués, soit 11 %; l'Italie, sur 5,230,000 mobilisés, eut 672,000 tués, soit 13 %. Ainsi l'Italie, dont les sacrifices en hommes furent supérieurs de 2 % à ceux de l'Angleterre, ne reçut qu'une miette dans le partage des territoires conquis hors d'Europe, alors que c'était elle qui avait le plus urgent besoin de colonies, tandis que la plus grande puissance coloniale du monde s'adjugeait la part du lion dans les dépouilles du vaincu.

V^{te} CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Conférences Cardinal Mercier

17^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

9^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 18 février**, à **5 heures** (Salle Patria) par

le **Docteur Charles FIESSINGER**,
membre de l'Institut

SUJET :

Le rôle familial du médecin.

Cartes : 10, 15 et 20 francs.

Location à la Maison P. Lauweryns, 20, rue Treurenberg tél. 17-97-50.

Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui⁽¹⁾

III. — La théologie de l'époque moderne et contemporaine.

Filles de leur temps, la théologie de l'époque moderne et celle de l'époque contemporaine le furent elles aussi. Nous l'avons dit déjà, leur mouvement général à toutes deux est le même, et elles obéissent à des influences, non pas certes identiques, mais de même nature. Nous ne les séparerons pas, quitte à indiquer leurs particularités à chacune.

LA SCIENCE DES CONCLUSIONS THÉOLOGIQUES STRICTES

L'ébranlement imprimé à la pensée chrétienne par la scolastique fut si profond que la spéculation sur le dogme à l'intervention de données rationnelles élaborées par la philosophie n'a cessé d'occuper depuis lors une large part du champ de la théologie. La théologie spéculative, — appelons-la par son nom, avant même de lui avoir opposé une autre méthode, qui, en apparaissant à l'époque moderne, a obligé la théologie scolastique à s'appeler d'un nom qui la spécifie, — est restée une acquisition stable de la théologie catholique.

Veut-on une preuve de son influence? Aujourd'hui même, en un temps où la théologie positive ou historique, cette seconde méthode de traiter le révélé, est cependant universellement connue et pratiquée, certaine école continue d'enseigner que la théologie n'est autre chose que la science des conclusions théologiques. L'objet propre de la théologie, disent ces auteurs, est le virtuellement révélé, la conclusion théologique, et, ajoutent-ils en poussant leur thèse à l'extrême, la conclusion théologique stricte. Or, on appelle conclusion théologique stricte, aux termes mêmes de la définition donnée par un de ces théologiens, la proposition déduite d'une prémisses révélée à l'aide d'un moyen terme d'ordre philosophique. On érige donc *en principe* que la théologie n'est, et ne peut être, que déduction de conclusions, par l'intermédiaire d'un moyen rationnel, à partir des articles de la foi, à l'exclusion de tout travail d'investigation portant sur les articles eux-mêmes dans leur conditionnement historique.

Saint Thomas, assure-t-on, serait le patron de cette théorie. Si c'était le cas, nous n'aurions qu'à le constater, quitte à le regretter peut-être pour la gloire du Docteur angélique. Mais l'affirmation est gratuite, et il serait malaisé, je pense, d'en fournir la preuve. Loin qu'il refuse à la théologie tout travail sur les articles de la foi, saint Thomas lui assigne au contraire explicitement la fonction de les établir contre ceux qui les nient. Ce qui est vrai, c'est que, la foi n'ayant rien à craindre de l'histoire au XIII^e siècle, la scolastique a consacré, en fait, le meilleur de son effort à la déduction de conclusions. La théorie singulière dont je viens de signaler la persistance n'est apparue qu'à l'époque moderne, à la faveur du procédé de simplification et de généralisation qui est l'écueil ordinaire des logiciens qui ont perdu le contact du réel. Ce n'est pas à saint Thomas qu'on reste fidèle en définissant la théologie la science des conclusions théologiques strictes, mais à des commentateurs très tardifs.

(1) Voir la *Revue catholique* du 7 février 1936.

LES ORIGINES DE LA POSITIVE

Que des théoriciens en soient arrivés à proposer une telle définition de la théologie, on peut se l'expliquer, comme on vient de l'indiquer sommairement, par l'influence de certains facteurs historiques et la psychologie de certaine classe de théologiens. Néanmoins, l'idée elle-même a de quoi surprendre.

Car enfin, s'il existe une révélation et que la théologie en fasse la science, ne s'indique-t-il pas que la théologie s'occupe aussi, et peut-être même en premier lieu, du révélé tel qu'il est dans sa teneur originelle, ne serait-ce que pour le déterminer, le circonscrire et le dégager des sources, l'Écriture et la tradition, où certes il existe parfois plus à l'état du minerai dans sa gangue qu'à l'état du métal purifié et raffiné? La théologie conformerait en cela sa technique à celle des autres sciences humaines, qui s'imposent, avant tout travail logique de déduction sur les faits, de constater les faits eux-mêmes dans leur teneur exacte. Si, après cela, le révélé se prête effectivement à une déduction de conclusions, si le révélé formel enclôt en ses profondeurs du révélé virtuel ou latent, ces conclusions, ce virtuel sont, par définition même, secondaires. N'est-il pas étrange, dès lors, de concentrer la théologie, science du révélé, sur le révélé secondaire, non seulement de préférence, mais à l'exclusion du révélé primitif?

Ce fut le mérite et la caractéristique de la théologie moderne de comprendre qu'il y avait là une anomalie. Elle réclama de plus en plus, à côté du travail de déduction à partir des articles, un travail scientifique sur les articles eux-mêmes. J'ai dit la théologie moderne; entendez la théologie moderne vivante, celle qui reste en contact avec son temps et qui est sensible à ses besoins.

Car ce sont des exigences venues du dehors qui vont contraindre la théologie à ce perfectionnement, et pour tout dire à conformer sa technique à ce que requiert la notion même de science du révélé. Au cours de la période moderne, la critique historique et philosophique du dogme va exercer sur elle une pression de plus en plus énergique. C'est d'abord le courant mystique qui s'élève, depuis le XIV^e siècle, contre la tournure exclusivement spéculative de la théologie et les abus de la scolastique, et qui réclame une théologie qui fasse retour à la Bible et à la tradition. Au XV^e et au XVI^e siècle, l'humanisme prône le retour aux sources et à l'antiquité, et exalte le jugement personnel aux dépens de l'argument d'autorité; qu'on songe aux critiques mordantes dont un Erasme accable la scolastique de son temps. La Réforme abonde dans le même sens. Les protestants soutiennent que l'Écriture est la règle unique de la foi. Qu'est-ce que cela, sinon une insurrection, au nom de l'histoire, contre les développements doctrinaux que l'Église avait incorporés à son système doctrinal au cours d'une vie de quinze siècles? Au XVI^e et au XVII^e siècle la critique avait été avant tout antiecclesiastique; au XVIII^e, elle devient antichrétienne. Par delà l'autorité de l'Église, c'est celle du christianisme comme religion positive qui est battue en brèche. La critique gagne en virulence au XIX^e siècle, par la théorie de la naissance et de l'évolution naturelles des dogmes. A l'aube du XX^e siècle, ces idées ont influencé jusques aux catholiques eux-mêmes; elles provoquent la crise moderniste, dont les principaux épisodes se situent vers 1907.

LES DURES VICTOIRES DE LA POSITIVE :
DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE

Donc, pression de plus en plus ferme de la critique, à partir du XV^e et du XVI^e siècle, sur la théologie, ou mieux, sur le

dogme et sur le révélé, car la critique n'a cure des conclusions des scolastiques. Par réaction, la théologie vivante est amenée, si pas à abandonner le champ des conclusions théologiques, du moins à se replier sur ses bases, pour livrer combat sur le terrain choisi par les adversaires : celui de l'histoire du révélé.

Ce mouvement de recul se dessine dès le XVI^e siècle. Ceux-là même qui continuent à penser que la théologie doit se consacrer à déduire des conclusions adjurent les théologiens de défendre leurs principes, de les vérifier et d'en déterminer la valeur exacte avant de s'engager dans la voie de la déduction. Telle est la pensée maîtresse que le dominicain Melchior Cano (†1560) développe dans son traité *Des lieux théologiques*, qui n'est rien moins que le premier traité de méthode théologique; il est si solide que nous en vivons encore aujourd'hui. « Tous les savants en tombent d'accord, écrit Cano, les théologiens dans les œuvres desquels l'histoire est muette sont gens sans culture aucune! L'apostrophe est significative. L'œuvre théorique de Cano prélude à la naissance de la théologie positive, science nouvelle qui ira désormais de pair avec la théologie scolastique ou spéculative. A la fin du XVIII^e siècle, une quarantaine d'années après la mort de Cano, Grégoire de Valence, un des artisans les plus influents de la renaissance des études théologiques en Espagne et en Allemagne, qualifie d'usuelle la division de la théologie en positive et en scolastique.

La théologie positive ou historique entre donc en fonction au XVI^e siècle avec la mission générale de s'occuper des articles de la foi. Elle doit encore cependant se créer une technique, et, plus que cela, prendre conscience d'elle-même. Chose curieuse, en effet, les théologiens des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles n'arrivent pas à définir avec précision l'objet de la théologie positive. La positive « pose », disent-ils, les principes des conclusions théologiques. On n'en tire rien de plus net, même aux endroits où ils traitent de la division de la théologie.

Qu'on lise, par exemple, le début du cours de théologie du cardinal René Billuart (†1757), un des commentateurs les plus autorisés de saint Thomas au XVIII^e siècle. La théologie positive, dit Billuart, ne diffère pas essentiellement de la scolastique, attendu qu'elles ont toutes deux même objet. Même méthode aussi, car elles sont toutes deux, à son sens, discursives et deductives; une positive qui ne serait pas deductive, affirme-t-il, ne serait pas de la théologie. La positive, qui sacrifie à l'élégance de la forme, est forcément moins précise que la scolastique, et voilà tout. « Ceux-là, dit Billuart en termes explicites, sont le sujet d'une illusion (*hallucinantur*), qui font consister la positive dans la connaissance des vérités révélées contenues dans l'Écriture, et la scolastique dans la déduction discursive des conclusions tirées des vérités révélées; s'il en était ainsi, la positive ne se distinguerait pas de la foi et elle ne serait pas non plus de la théologie, ainsi qu'il suit de la définition de celle-ci. La positive discourt donc vraiment; elle infère et elle tire des vérités révélées d'autres vérités, mais avec moins de soin que la scolastique : c'est en cela seulement qu'elles diffèrent. » Voilà comment la grande scolastique du XVIII^e siècle se représente la positive. Inutile de dire que pareille positive n'a jamais existé et que l'histoire est muette dans l'œuvre de Billuart.

La vraie positive, travail d'histoire sur les articles de la foi, ne doit pas être cherchée dans ces théologiens dont la technique a encore aggravé le canevas classique de la scolastique, et qui considèrent qu'il n'y a pas de science là où il n'y a pas de déduction abstraite. Elle se trouve dans les monuments d'érudition historique que sont les *Dogmata theologica* du jésuite Denys Petau (†1652) et de l'oratorien Louis Thomassin (†1695), considérés à juste titre comme les créateurs de la théologie positive, et dans les éditions de textes patristiques qui voient

le jour en d'imposantes collections dès la fin du XVI^e siècle, mais surtout au XVII^e et au XVIII^e siècles. Ces travaux accumulent un matériel historique énorme, mais la théologie classique des traités ne l'absorbe pas. La « positive » n'est théologie que de nom. Pour ces illustrations de la plus authentique théologie que sont les Suarez, les De Lugo, les Carmes de Salamanque, les Billuart, la positive est pratiquement inexistante.

C'est seulement au XIX^e siècle que la positive commence d'entrer effectivement dans les préoccupations des théologiens et dans le cadre des traités. Un Franzelin († 1885), un Scheeben († 1888) font à cet égard figure d'initiateurs. Fidèles au programme tracé par Cano trois siècles auparavant, ils font parler l'histoire dans leurs œuvres; avant d'élever des constructions rationnelles sur les articles de la foi, ils éclairent ceux-ci par l'histoire et s'efforcent de préciser la teneur et la valeur avec lesquelles le magistère ecclésiastique les propose à la foi des contemporains. En méthodologie, les confusions nourries par les idées surannées où s'empêtrait encore Billuart se sont dissipées. On ose avouer que la positive n'est pas déductive et prétendre qu'elle est néanmoins une science. La distinction que Billuart, un siècle plus tôt, tenait pour saugrenue (*hallucinantur*) devient un des principes communs de la méthodologie théologique. A la théologie positive, dit-on, de déterminer le contenu de l'Écriture et de la tradition tel que le magistère ecclésiastique le propose, à la scolastique ou spéculative d'éclairer par les forces de la raison, à la mesure pourtant de l'infirmité humaine, les dogmes établis avec précision par la positive.

AU XIX^e ET AU XX^e SIÈCLE

La positive est donc en possession, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de ses lettres de naturalisation dans la théologie. Mais ce n'est pas encore la grande naturalisation. La positive n'est pas encore solidement installée dans les manuels de théologie, qui restent, dans l'ensemble, fidèles au schéma de la scolastique. Le perfectionnement même qu'elle atteint vers le début du siècle va devenir un objet de scandale pour la scolastique qui, commodément en possession des manuels, considère toujours que la spéculation sur les grands dogmes est l'œuvre par excellence de la théologie; elle en prendra prétexte pour contester à la positive le nom de théologie.

La positive, en effet, — il faut toujours revenir à cette notion générale, — étudie les sources du dogme ecclésiastique, mais avec le progrès des sciences historiques, on s'est aperçu que la positive demande des recherches historiques étendues et conduites selon toutes les exigences de la critique. Par exemple, l'étude des sources du dogme de l'immaculée conception, proclamé en 1854, requerra, outre l'exploration des textes scripturaires relatifs à la Vierge et à l'œuvre rédemptrice, celle de toute la tradition théologique mariale : textes patristiques qui, encore muets sur l'étendue exacte des privilèges de Marie, relèvent néanmoins l'éminente sainteté de la Vierge; textes du Moyen âge, où s'affrontent partisans et adversaires d'une doctrine qui n'est encore qu'une opinion légitime; textes enfin de l'époque moderne, qui sont témoins de la conquête du monde catholique par l'idée que Marie a été exemptée et non seulement purifiée de la souillure originelle. Travail énorme qui distrait de la spéculation les forces jeunes vouées à son service. Travail surtout où la théologie traditionnelle, restée essentiellement spéculative, ne se reconnaît plus. Et dans son dépaysement, elle proclame que la positive est de l'histoire, et non pas de la théologie.

Mais voici un grief plus insidieux. La positive, dit-on, s'élimine elle-même de la théologie, du fait qu'elle adopte les méthodes

de l'histoire. Car il est essentiel à la théologie de s'éclairer à des lumières supérieures à la raison, et essentiel à l'histoire de prendre pour guide la raison. Peu importe, dit-on, que l'exégèse et l'histoire des dogmes, lorsqu'elles sont pratiquées par un catholique, doivent accepter le contrôle extrinsèque de la foi, à laquelle leurs résultats ne peuvent jamais contrevenir; il reste que leurs critères propres sont ceux de l'histoire. Par conséquent, dit-on aux théologiens positifs, vous êtes des historiens et non pas des théologiens. La positive n'a pas droit de cité dans la théologie proprement dite.

Telles sont les objections qu'on entend formuler, vers le commencement de ce siècle, contre l'admission franche de la positive en théologie. Leur importance pour le développement de la technique théologique était évidente. Si elles avaient prévalu, la théologie restait, suivant la définition que certains lui imposaient au nom de saint Thomas, la science des conclusions théologiques strictes.

Ces objections ne pouvaient toutefois pas prévaloir au tribunal de la théologie vivante. Il était devenu clair, en effet, pour les théologiens qui étaient sortis de leurs manuels, qu'à toute époque le dogme comporte un passé qu'il est nécessaire de connaître, et de justifier aussi, avant d'en faire le point de départ d'une élaboration rationnelle. Telle est la vision qu'imposaient désormais les progrès des sciences historiques, joints aux attaques répétées des adversaires du dogme. On admet donc que, si la positive ne peut connaître à fond son objet qu'en faisant sienne la technique de l'histoire, elle peut faire de l'histoire sans perdre pour cela son titre de théologie. « Nos études, écrivait Mgr Batiffol en 1906, qui sont historiques par leur méthode, sont théologiques par leur objet. »

Les dernières difficultés s'évanouissent après qu'on a montré que la théologie positive est différente de l'histoire des dogmes, dont elle utilise les travaux. La méthodologie de ce temps fait en effet de l'histoire des dogmes une science rationnelle, et de la positive une science qui étudie le passé du dogme à la lumière que jette sur lui le magistère infallible de l'Église. Mais puisqu'une telle positive vérifie la caractéristique essentielle de la théologie, qui est de procéder à la lumière de la foi, on ne peut plus lui refuser le nom de théologie.

DEUX TYPES DE POSITIVE

Il est donc essentiel à la technique de la positive, telle qu'elle s'établit au cours des discussions dont je viens d'esquisser le mouvement général, de faire retour par l'histoire sur le passé du dogme contemporain, en se laissant guider par le jugement de l'Église infallible dans l'interprétation et l'appréciation finale de ce passé. Néanmoins, cette attitude générale du théologien positif peut s'infléchir en deux sens opposés suivant l'idée qu'on se fait de l'histoire du dogme et, conséquemment, du rôle que joue le magistère ecclésiastique dans la transmission du révélé depuis les origines. Il y a là une dernière précision de la technique sur laquelle je dois attirer votre attention.

Il suffit, pour comprendre le dédoublement dont je parle, de considérer d'abord que, dès ses origines, la théologie positive fut mise au service de la défense du dogme; ensuite, que le dogme peut être défendu dans deux perspectives différentes, l'une qui ne tient pas compte du développement dogmatique, et l'autre qui en tient compte.

Supposons, par exemple, c'est un premier cas, un théologien positif fermé à l'idée du développement dogmatique. Il s'attend à rencontrer le dogme dans les sources sous la forme explicite qu'il revêt dans la foi de l'Église actuelle. La fonction du magistère vivant reste pour lui sans relief, limitée qu'elle est à un

rôle quasi mécanique de conservation du révélé. Et comme dans cette perspective toutes les tranches qui se peuvent découper dans le passé du dogme rendent le même son, on se tient souvent satisfait dès qu'on a épinglé quelques attestations anciennes, sommairement critiquées, favorables au dogme contemporain.

Supposons, au contraire, et c'est le second cas, un théologien positif qu'une étude attentive de l'histoire a convaincu de l'existence d'un développement dogmatique. Il n'attend pas, celui-ci, que, dans chaque cas particulier, le dogme contemporain se trouve au même état d'explicitation à tous les moments de son histoire. De ce chef, ce n'est pas tant les sources considérées à part soi qui prennent à ses yeux du relief, que les sources considérées avec le magistère qui a progressivement dégagé leur véritable sens.

Du coup, la théologie positive devient à la fois plus sereine et plus scientifique. Plus scientifique, car il ne lui suffit plus de citer quelques témoins anciens d'une doctrine déjà plus ou moins explicite; c'est le développement entier de la tradition qu'elle s'attache à reconstituer dans son extension intégrale, sa continuité et son progrès. Plus sereine aussi, car, pleinement désintéressée du résultat de son investigation historique, elle ne doit plus solliciter les textes anciens pour en faire des témoins explicites du dogme contemporain. « Le but de l'examen des sources, écrivait il y a quelques années un des théologiens qui s'avancent le plus nettement dans la direction que nous décrivons, n'est plus de faire apparaître comme vérité révélée par Dieu la proposition nettement formulée (par le magistère). Cette preuve a déjà été faite indirectement avec une absolue certitude, à la première étape de l'examen, à l'aide du magistère ecclésiastique... Le théologien positif entreprendra cet examen selon les règles qui sont généralement valables pour l'explication des textes et les questions d'histoire. Si, par l'examen purement philologico-historique des sources, il n'arrive à aucun résultat, ou à aucun résultat assuré, il l'avouera, sans devoir craindre le moins du monde de mettre le dogme en danger. »

Il y a là, c'est trop clair, deux types de positive assez différents. On pourrait les appeler, le premier : positive des sources, et le second : positive du magistère. C'est sous la forme d'une positive des sources que la positive a fait son entrée au XVI^e siècle dans la théologie catholique. La positive du magistère se fraye actuellement son chemin, mais sa marche en avant est constamment retardée par de fréquents retours offensifs de la positive des sources. Elle date, peut-on dire, de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, publié en 1845 par le cardinal Newman, qui l'avait rédigé en se convertissant au catholicisme. Ouvrage qui mit cinquante ans à attirer l'attention des catholiques, et dont nous n'avons pas encore compris toutes les leçons. Il est vrai que, écrit dans l'anglicanisme et d'un point de vue plus apologétique que théologique, il ne semble guère absorbable tel qu'il est par la théologie actuelle. Néanmoins, la positive du magistère étant fille de l'idée de développement doctrinal, c'est au livre de Newman qu'il faut remonter pour en comprendre la genèse.

UNE SPÉCULATIVE AUX MULTIPLES VISAGES

Tel fut le sort fait par l'époque moderne et contemporaine à la théologie positive, science des articles de la foi. Qu'advint-il, dans le même temps, de la théologie spéculative, sa voisine, science des conclusions tirées des articles de la foi? Sa technique se transforma-t-elle comme s'était transformée celle de la positive?

Si l'on excepte des discussions, insuffisamment poussées et trop souvent confuses, sur la valeur de la conclusion théologique, la question doit recevoir une réponse négative. Aucune science

n'est en mesure de perfectionner sa technique avant de s'être défini à elle-même ce qu'elle est et d'avoir précisé l'objet que son effort est susceptible d'atteindre. Or, il faut bien avouer, au risque de paraître avancer un paradoxe, que, même à l'heure qu'il est, la spéculative ne paraît pas encore savoir avec exactitude le genre de travail dont elle est capable. Elle a vécu sur les vieux mots de déduction, de conclusion, d'approfondissement et d'intelligence du dogme par l'effort rationnel et philosophique, mais sans avoir systématiquement critiqué les procédés qu'elle pratique depuis de longs siècles.

Pas de critique, dis-je, à moins qu'on n'interprète comme un commencement de critique la diversité même des visages que prend la spéculative d'un théologien à l'autre. Si l'on interroge les théologiens des trente dernières années sur la nature de la spéculation, on constate en effet, en y regardant d'un peu près, que, sous la même étiquette de spéculative et d'exploitation du dogme par la philosophie, ils assignent à la spéculative des objets de nature et de portée assez différents.

Pour les uns, la philosophie que la spéculative marie au dogme dans ses syllogismes, est la philosophie éternelle qui, équipée de notions de valeur absolue, aborde l'intelligence du dogme, cet autre absolu, avec qui elle se sent de plain-pied. Pour d'autres, ce n'est plus la philosophie éternelle, aux notions immuables comme l'absolu lui-même, mais une philosophie, un système de philosophie; et donc, leur spéculative a quitté l'étage de l'absolu pour se loger à celui du relatif. Mais ici encore, il y a, d'un auteur à l'autre, des nuances appréciables, car, tandis que pour les uns la philosophie, instrument de la spéculative, relève d'une métaphysique, elle ressortit simplement pour d'autres aux idées générales qui sont le bien commun de la culture d'une époque.

Il est superflu d'insister sur la différence de tonalité qui sépare ces divers types de spéculative. L'un croit vraiment entrer dans l'intelligence du dogme, tandis que les autres se contentent d'en donner une version qu'ils savent relative, quoique non dépourvue d'utilité. S'il fallait leur donner des ancêtres à chacun, nous dirions que le premier est le plus dans la ligne du Moyen âge scolastique, que le troisième est fils du relativisme historique contemporain et que le second se situe à mi-chemin, mais plus proche du troisième que du premier, quant à sa technique du moins, si pas quant à ses ambitions.

Oscillations, donc, dans la notion même de spéculative; puis, et surtout, en dépit de quelques efforts remarquables, peu de souci de justifier l'efficacité qu'on attribue à la spéculative; tel est le bilan de l'époque moderne et contemporaine en ce qui concerne la technique de la méthode spéculative.

LE SCHÉMA ACTUEL DU TRAITEMENT THÉOLOGIQUE DES DOGMES

Les manuels modernes de dogmatique qui ont des soucis de technique tendent à traiter les questions selon un schéma uniforme. Nous avons maintenant de quoi le comprendre, et de quoi apprécier les influences auxquelles obéit plus ou moins consciemment la méthodologie de la dogmatique.

D'abord, la thèse à défendre, — par exemple celle-ci : la Sainte Vierge fut immaculée dans sa conception, — est comparée avec l'enseignement explicite du magistère, et on en fixe le degré actuel de certitude théologique. Le magistère, en effet, peut n'avoir pas encore pris position sur la thèse et, dans l'affirmative, il n'a pas nécessairement engagé le maximum de son autorité. De ce double point de vue, par exemple, l'immaculée conception de la Sainte Vierge, son assumption et sa médiation, la distinction d'essence et d'existence dans les êtres finis comme explication

métaphysique de la distinction de Dieu d'avec le monde, sont dans une condition toute différente.

En second lieu, la thèse est comparée avec les sources de la foi, c'est-à-dire avec l'enseignement du magistère vivant dans le passé, dont l'Écriture constitue une manifestation à laquelle son caractère inspiré confère une dignité et une autorité particulières. Ce travail de comparaison de la thèse avec les sources est fait dans un esprit différent suivant que l'auteur obéit aux principes de la positive des sources ou à ceux de la positive du magistère.

Jusqu'ici, c'est la méthode positive qui est entrée en action. C'est maintenant au tour de la spéculation d'entrer en lice, pour appliquer la philosophie au révélé, afin de la pénétrer ou simplement de l'interpréter, suivant une des trois directions que nous avons brièvement décrites tout à l'heure.

C'est donc l'histoire entière de la théologie et de la technique théologique qui se reflète dans la technique actuelle de notre théologie qui s'intitule positivo-spéculative ou positivo-scolastique. Chacun des éléments qui s'y ordonnent porte sa date. La spéculation relève de l'antique aspiration à la gnose qui, de scripturaire qu'elle était dans l'antiquité, est devenue philosophique au Moyen âge. Le travail de comparaison avec les sources est un legs de l'époque moderne qui rejoignait, par delà la parenthèse de la scolastique, les préoccupations les plus fondamentales de l'antiquité patristique. La comparaison avec l'enseignement du magistère actuel répond à des préoccupations qui sont devenues de plus en plus pressantes de nos jours, à mesure qu'on a mieux compris le sens profond et les exigences d'une idée aussi vieille que l'Église, à savoir que l'Église est la seule interprète du révélé, divinement posée à cet effet parmi les hommes par la providence de son fondateur.

A LA CROISÉE DES CHEMINS

Où va la technique actuelle de la théologie? Dans quel sens promet-elle de se développer? La question est pertinente, car la théologie est invitée dès maintenant à prendre position sur deux problèmes : le rapport respectif de la positive et de la spéculative d'une part, et, de l'autre, le caractère à donner à la positive. Si le passé et le présent sont garants de l'avenir qu'ils portent, voici, semble-t-il, ce qu'on peut augurer.

La spéculation théologique se verra de plus en plus subordonnée à la positive, à mesure qu'on reconnaîtra dans la pratique que le révélé étant un donné à constater, seule une méthode positive est qualifiée pour le faire. On se plaint parfois aujourd'hui que notre époque, désaffectionnée de la spéculation, ne produise plus de grands systèmes comparables à ceux qui sont apparus dans la théologie scolastique du Moyen âge et de l'époque moderne. La théologie connaîtra-t-elle un nouveau Moyen âge? Il faudrait se sentir une âme de prophète pour oser répondre à la question. On peut cependant dire, sans être prophète, que les acquisitions de la méthodologie sont tellement solides que, pour se faire accepter, un nouvel effort de spéculation théologique devrait se présenter consciemment dans son véritable rôle, qui est d'exprimer selon des catégories relatives le petit nombre des vérités dont se compose le dogme catholique.

Quant à la positive que nous appelons positive du magistère, ses chances de succès augmenteraient à mesure que la théologie catholique dans son ensemble se pénétrerait davantage des méthodes strictes de l'histoire, dans la mesure aussi où les théologiens se persuaderaient pratiquement que, la vérité étant une, la foi bien comprise n'a rien à craindre des évidences de l'histoire et qu'ils seraient disposés à consentir à celle-ci les sacrifices qu'elle réclame de la routine. Il faudrait aussi que la pensée catholique fût dotée d'une théorie du développement dogma-

tique qui, sincèrement d'accord avec les faits, soit sortie des formules abstraites. Tout cela n'est pas encore d'aujourd'hui, ni sans doute pour demain.

La théologie, ainsi peut-on la définir aujourd'hui, est, en ordre primaire, la connaissance scientifique de Dieu et du monde selon les données d'une révélation divine positive qui nous atteint par le magistère actuel de l'Église catholique, son interprète infaillible, et, en ordre secondaire, l'interprétation de la révélation en fonction de valeurs garanties par la seule raison. Si sommaire qu'ait dû rester notre enquête, peut-être a-t-elle fait entrevoir que la théologie a été et reste intensément vivante, et que le développement de sa technique ne le cède pas en intérêt à celui des sciences profanes.

La théologie a beaucoup appris, elle apprend encore tous les jours. Elle apprendra beaucoup encore, sans doute, si, suivant la parole du plus grand théologien du III^e siècle latin, saint Cyprien de Carthage : *non enim vincimur quando offeruntur nobis meliora, sed instruimur*, elle ne se sent pas diminuée à recevoir la leçon des faits.

RENÉ DRAGUET,
Professeur à l'Université de Louvain.

En quelques lignes...

Pierre de Nolhac

C'est un gentilhomme des lettres qui s'en va. Il avait de la race, une cordialité exquise, le sens de la grandeur. Et il était de Rome. C'est-à-dire que ce Français, dont le nom a comme une pointe de gasconnade, se souvenait avec fidélité de nos origines latines. La louve l'avait nourri du plus fort de son lait. Pour lui, l'aigle n'a jamais cessé de passer à droite du Capitole.

Pierre de Nolhac s'est plaint, un jour, du temps qu'il aurait perdu auprès de M^{me} de Pompadour et de Marie-Antoinette. C'est que, au fur et à mesure qu'il prenait, avec l'âge, le goût des nobles perspectives, le XVII^e siècle humaniste et poète lui paraissait réclamer tous ses soins. Erasme et Ronsard devinrent ses amis très chers. L'érudition de l'un, l'abondance de l'autre n'étaient point faites pour le déconcerter. Car Pierre de Nolhac que ces géants d'autrefois dépassaient de cent coudées nos professeurs « spécialistes » et nos rimailleurs continents. Et il aimait aussi Pétrarque, le père de l'humanisme, Pétrarque avec ses curiosités et sa joie des beaux livres et des eaux de Vaucluse et de Laure immortelle.

Les *Souvenirs d'un vieux Romain* resteront, pour tous les amateurs de la beauté, un livre de chevet. Il fallait, pour écrire ce « diarium » sentimental, avoir longuement rêvé sur la colline palatine, à l'heure où le soleil couchant allume coupoles et campaniles, dans une sonnerie d'*Ave Maria*. Pierre de Nolhac connaissait, comme de vieux amis, tous les arbres de la Promenade archéologique et chacun des bosquets de la Villa Borghèse. Rome lui apparaissait comme le lieu où souffle l'esprit de force et de paix, de grandeur sereine.

La mort le frappe quand des malentendus savamment attisés et des haines qui ne se trompent pas d'adresse risquent de compromettre les amitiés latines. Les politiciens n'ont pas accoutumé de lire des vers. On souhaiterait pourtant que leur tombât sous les yeux, d'aventure, un de ces sonnets où Pierre de Nolhac a

chanté, dans la ligne de du Bellay mais avec moins de nostalgie que l'Angevin, les marbres, les cyprès, César et la Ville Éternelle.

Jacques Bainville

De mortuis nihil nisi bene... Mais nul ne songe à l'hyperbole quand un article nécrologique représente Jacques Bainville comme un des cerveaux les mieux organisés de notre temps.

Cet historien, un très grand historien, n'en déplaise à la critique universitaire, portait sur les hommes et sur les événements un regard d'une telle lucidité que le côté « explicatif » de l'histoire apparaissait soudain le plus transparent du monde. Je sais bien tous les reproches que l'on peut adresser à cette conception de l'histoire reconstructrice. Mais nous faisons ici le tour d'un cerveau, la synthèse d'un homme. Même si les conclusions de Bainville étaient fausses, il y aurait tout profit à suivre jusqu'au bout de ses démarches cet impitoyable logicien doublé d'un psychologue aigu.

Mais l'intelligence et la vérité peuvent faire bon ménage. Et il se trouve que les études historiques de Bainville se distinguent de toutes les autres par une sorte de divination, de prescience. Personne n'a montré comme lui les lacunes du traité de Versailles, qui ne résout rien et compromet tout. *L'Histoire de trois générations* est lourde de prolongements. Telle phrase de Bainville est comme une torche au seuil de la caverne : elle éclaire — brusquement — les profondeurs noires de l'avenir.

Dans son *Napoléon*, Bainville, esprit géométrique et qui se plaisait aux jeux de la finance et des chiffres, avait tenu avec coquetterie cette gageure de faire vivre son héros sous l'aspect le plus stendhalien, le plus romanesque. Et cela fait une prodigieuse explication du conquérant.

Il écrivait, a-t-on dit, aussi bien que M. de Voltaire. Je n'hésite pas à dire : il écrivait mieux. Les chroniques de Bainville sont le modèle qu'il faut proposer à tous les journalistes. Un Pertinax lui eût reproché d'être simpliste. Mais pour écrire cent cinquante lignes limpides sur Genève, la plus sûre recette est encore de vivre rue de Bellechasse, à Paris.

Blanche hermine

Dans le jargon sportif, qui a ses métaphores poétiques, la blanche hermine est le symbole virginal de l'amateurisme cent pour cent. Quand un athlète se met à monnayer la vigueur de ses muscles ou de son souffle, on dit qu'il a jeté aux orties la fourrure que voilà.

Les Jeux Olympiques prétendent maintenir, contre vents et marées, contre le mercantilisme du siècle et l'avidité des champions, cette conception du sport pour le sport. A dire vrai, nous ignorons absolument si les discoboles et les marathoniens de jadis luttèrent avec la seule pensée du laurier vert. On leur dressait une statue dans la cité; et ils inspiraient Pindare. Peut-être aussi quelque « manager » avant la lettre exploitait-il, dans un gymnase, leur talent consacré par la performance d'Olympie.

A Garmisch, où les skieuses et les patineurs s'en donnent depuis quelques jours à patin-que-veux-tu, un athlète allemand a prêté, au nom de tous ses émules, le grand serment. Il faut croire sur parole ces gaillards tannés par le gel qui jurent, devant le pavillon aux anneaux entrelacés, que le sport n'est pour eux qu'un divertissement. Cependant, on se montre du doigt les professeurs de ski et les professionnels du slalom. Et de petits indiscrets se demandent comment Sonia Henje, reine de la glace, peut passer sa jeunesse à faire des exhibitions si quelque caisse noire n'alimente pas cette fée blanche.

Les journaux rapportent, du reste, ce détail significatif. Lorsque la championne olympique des longs patins de bois eut franchi la ligne d'arrivée, les interviewers la pressèrent de questions plus saugrenues les unes que les autres. Christel Cranz (et son nom veut dire « couronne ») est la fille d'un paysan. Elle n'a pas rougi d'avouer que son ambition est de gagner sa vie en donnant des leçons de ski... aux Espagnoles. Dans ce décor de neige et de triomphe, encore une qui a jeté, comme un fardeau trop lourd; sa blanche hermine!

Sport et dictature

Cependant Hitler en personne avait tenu à inaugurer le tremplin olympique. Et comme les deux premières médailles d'or sont allées à des champions allemands, le Führer n'hésite pas à prier à sa table, Christel Cranz et Franz Pfnür, bons propagandistes du III^e Reich.

Qu'on le déplore ou non, une victoire olympique est un excellent article d'exportation. L'Allemagne savait ce qu'elle faisait lorsqu'elle organisait les Jeux internationaux avec ce sens du kolossal et du méthodique qui force l'admiration des journalistes venus des quatre coins du monde. Nous assistons à une offensive de grand style. Le Führer des sports (car il y a un « officiel » qui porte ce titre) fait à Goebbels une concurrence pacifique et redoutable.

D'autre part, le chauvinisme aidant, les représentants de la croix gammée vont jusqu'au delà des ressources humaines pour faire monter au grand mât leur pavillon vainqueur. En langage sportif, on dirait qu'ils sont moralement « dopés ». Le même phénomène se manifeste en Italie. L'auteur de ces lignes a vu se dérouler un concours de gymnastique, en face de la tribune où se tenait debout, œil noir, menton volontaire, le Duce. Un athlète fit tomber de justesse la barre, au saut en hauteur. De désespoir, il se précipita, tête baissée, contre la tribune de marbre...

Pareilles exagérations sont à l'esprit sportif ce que le nationalisme agressif est au patriotisme bien compris. Mais il faut tenir compte de cette tension morale que le dictateur impose à son peuple. D'autant plus que le recrutement des champions allemands se fait sur une base largement démocratique. Le temps n'est plus où les hobereaux seuls maniaient la raquette et chaussaient les souliers de ski. Le nazional-socialisme est bien un mouvement de masse. L'appel qu'il adresse aux sportifs a son retentissement dans les couches profondes. Nous assistons vraiment à l'agonie d'un monde.

Garmisch-Partenkirchen

Depuis les récentes Olympiades, la petite ville allemande blottie entre les Alpes a pris un visage nouveau. L'architecture s'est inspirée du cadre et a fait merveille. Autour des stades impressionnants qu'encadrent les pavillons de toutes les nations participantes, des magasins, des cafés, des restaurants, des bâtiments de toutes sortes dressent des lignes nettes et des géométries modernes habilement adaptées.

Des touristes et des athlètes de toutes races, de toutes couleurs déambulent, s'interpellent dans toutes les langues, poussent les portes des bureaux de change et jettent vers les sommets des regards anxieux. Car la neige n'est plus de la partie et les tremplins dressés pour les champions de ski n'ont plus de raison d'être. Pour se consoler, on va voir les patineurs qui s'entraînent sur une glace soigneusement entretenue. Avec son visage rond et rieur et son petit nez spirituel, Sonia Henje est l'image même de l'optimisme.

Mais ce qui frappe le plus à Garmisch-Partenkirchen, c'est

l'organisation du reportage radiophonique. On se doute de la difficulté qu'il y aurait à relater d'une manière vivante et précise une course de ski sur des parcours de plusieurs kilomètres alors que les départs ont lieu de minute en minute. Les Allemands l'ont admirablement tournée en installant, le long du trajet et aux deux extrémités, des microphones reliés à une voiture qui centralisera les détails et les câblera à un laboratoire, lequel se chargera de les assembler et de les graver. Ainsi sera supprimé le « reporter inconnu » qui ne pouvait guère donner que des relations fragmentaires et se voyait obligé de combler les vides par des traits d'esprit plus ou moins drôles.

Le travail ainsi divisé assurera un reportage plus cohérent et plus intelligent. Il exige, de toute évidence, des spécialistes avertis. Les Allemands ont d'ailleurs écarté les journalistes qui n'ont pas une connaissance approfondie des sports qu'ils sont appelés à juger. Ils ont, au surplus, fait un choix très rigoureux parmi ceux qui paraissent les plus capables de rédiger correctement, d'unifier et de commenter les récits transmis sans leur enlever de leur caractère vivant. Le vocabulaire sportif a été soigneusement révisé et il est vraisemblable que les comptes rendus des Olympiades 1936 nous vaudront une vue d'ensemble extrêmement intéressante sur le sport moderne.

En attendant, le baromètre s'obstine à ne pas vouloir descendre assez bas. L'insigne aux cercle entrelacés ne suffit pas à signifier qu'on est dans le domaine du parfait. Et la croix gammée est loin d'apparaître comme un signe de bénédiction.

Du danger d'être médecin

Quels métiers sont infaillibles? L'avocat, le juge se trompent, puisqu'il y a le recours en cassation. L'éditeur boit des bouillons. Le négociant fait faillite, et le restaurateur, et le tailleur, et le figaro. Les associés se dissocient. Les frères chéris se mangent le nez quand il s'agit de partager la douzaine de petites cuillers léguées par leur père. Le fisc lui-même, qui pompe toute notre substance, reconnaît quelquefois, après maintes méditations, qu'il s'est trompé de cinq ou six centimes sur notre ruine. Mais quand cela passe les mille francs, il est infaillible.

Il y a un métier où l'on ne devrait jamais se frotter le doigt dans l'œil ou le frotter dans celui du client : c'est celui du médecin. Le toubib pontifie et le chronomètre à la main rend des oracles. En pleine démocratie il décrète que le patient qui tous les jours faisait ses quatre repas et ses quatre kilomètres demeurera désormais au lit, qu'il se nourrira de jus de jujubes, de nouilles ou de lavements de mauves. On lui ouvrira le ventre. On lui fera des pointes de feu. On lui greffera des glandes de singe. Il n'y a pas de cassation pour la consultation. On croit ou on ne croit pas.

Illustration de cette théorie : l'histoire lamentable de ce jeune homme qui vient d'abattre le médecin de son frère. Pourquoi? Il n'a pas diagnostiqué sa maladie. Il n'a pas pris au sérieux le mal qui a mis son client au tombeau : « Et voilà pourquoi, armé d'un revolver, je l'ai abattu. » Cela rappelle les drames romantiques : « Je l'adorais. Je l'ai tuée. » Au lieu d'un mort, il y en a deux. On ne voit pas pourquoi le frère du médecin n'irait pas tuer le frère de l'assassin. Et où s'arrêterait cette jonchée de dominos?

Comme il est difficile de faire comprendre aux hommes la précarité de la vie! Tuer n'est pas créer. Il s'en faut bien. C'est le contraire. On ne corrige pas une erreur de diagnostic comme une faute d'orthographe, avec un peu d'encre ou un peu de sang.

On dira : « Le médecin s'est trompé. Il recommencera demain. C'est donc faire grâce à ses clients de l'expédier au cimetière. »

Mais la pente est glissante. Qui voudra désormais exercer un métier si périlleux? Nous sommes goguenards tant que nous nous portons bien. La plaisanterie est inusable. Déjà Salomon disait en son temps : « Honore le médecin à cause de la nécessité que tu en auras un jour ou l'autre. » Croit-on qu'on redoublera la présence d'esprit du praticien si on l'oblige à ausculter le malade sous la menace du revolver?

LIRE DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

Activisme flamand, par le baron PAUL VERHAEGEN, conseiller à la Cour de cassation.

La Chaudière macédonienne, par M. FRANZ ANSEL, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises.

La semaine diplomatique

A Londres on a réentendu M. Lloyd George. Le sorcier gallois n'y jouit pas d'un grand crédit. Ses interventions viennent à la Chambre comme des numéros joyeux qui ne laissent pas de souvenirs. Cependant M. Lloyd George a parlé des colonies et de la nécessité de donner à l'Allemagne celles que le Portugal, la Hollande et la Belgique ont « en surnombre ». Il eût suffi au gouvernement de lui répondre vertement pour que personne, sur le continent, ne pût s'émouvoir d'un pareil boniment. Or, le gouvernement, par la bouche de lord Cranborne, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, n'a répondu que des choses évasives.

Le débat est venu à l'occasion d'une motion Lansbury. Le vieux leader travailliste a demandé que l'on procède à une redistribution des richesses dans le monde. Il nous semble que cette idée, on l'avait déjà eue avant lui. M. Ramsay Macdonald convoqua à cette fin une Conférence économique internationale à Londres en 1932. Cette capitale donnait, alors comme aujourd'hui, le spectacle unique d'une ville prospère et les délégués miteux des puissances pauvres roulaient dans les rues d'une ville qui ne connaissait pas la crise, au contraire. Seulement la Conférence fut comme toutes les conférences. Elle n'aboutit pas. Dans son appartement du Dorchester Hotel, M. Francqui lisait des livres de Léon Daudet. Au bout de huit jours, je me souviens qu'il ne lisait plus du tout. Il se morfondait simplement, en demandant pourquoi on l'avait convoqué là-bas.

Depuis lors, les événements ont marché et les Italiens se sont désagréablement appliqués à le faire comprendre. Aussi, dans de nombreux clubs de Londres on entend de graves messieurs faire, en hochant la tête, des raisonnements comme celui-ci :

« Il faudra qu'un jour on reparle des colonies allemandes. Il faudra qu'un jour ce problème soit courageusement posé. Nous avons fait trop bon marché des revendications italiennes quand elles étaient raisonnables. Commettrons-nous la même faute avec les Allemands?... »

Au fond, ces hommes graves espèrent tacitement, en parlant de redistribution de mandats coloniaux, ramener un jour le Führer à Genève. Des gens qui causent facilement avec M. von Ribbentrop, plus spécialement des gens de l'entourage de lord Lothian (le Philippe Kerr de Versailles, en 1919) croient savoir que Herr Hitler reviendrait à Genève avec un pacte révisé. Il suffirait de lui enlever ce caractère égalitaire et universel

qui déplaît tant aux Allemands. Les Allemands demeurent épris de hiérarchie entre les peuples et Mussolini l'avait bien compris quand il inventa le Pacte à quatre, cet équilibre des grands seigneurs. Visiblement Berlin ne veut pas déplaire à Londres en ce moment. La visite de M. von Neurath l'a assez prouvé. Le ministre allemand n'a pu que confirmer ce que M. von Ribbentrop avait déjà expliqué à Bruxelles, à savoir que le Führer acceptait franchement le traité de Locarno, texte accepté sur un pied d'égalité avec les cosignataires, au contraire du détestable *Diktat* de Versailles.

Mais si Locarno lui-même était violé? Ici les messieurs graves de Londres laissent tomber les bras. Le Foreign Office, lui, agit.

* * *

Je disais ici la semaine dernière qu'il s'était réveillé, au point de prêter attention aux capitales d'Europe centrale. Les Hongrois, toujours tentés de se jeter dans des résolutions désespérées quand ils sentent trop leur isolement, seront doucement influencés par leur nouveau ministre de Grande-Bretagne, M. Knox, celui-là même qui présida, il y a un an, aux opérations du plébiscite dans la Sarre. Cette affaire hongroise est beaucoup plus importante qu'elle n'en a l'air. On a remarqué que tous les hommes d'Etat d'Europe centrale ont passé par Paris depuis deux semaines, sauf le Hongrois. Cela signifie qu'à Budapest on ne désire pas figurer en alliés de la France. Le voyage de M. Gombos à Berlin, en octobre dernier, a porté ses fruits. Le ministre des Affaires étrangères de Hongrie, M. de Kanya, homme plein de bon sens et de pondération, avait manifesté le désir de rendre visite à M. Flandin, mais le chef de son gouvernement l'en dissuada énergiquement. Ainsi, en Europe centrale, se forme peu à peu le syndicat germano-hongrois. Aux Magyars on fait miroiter le projet d'un arrangement avec la Pologne sur le dos des Tchèques.

Naturellement, les Tchèques ont de multiples qualités, mais ils sont certainement l'un des peuples les plus détestés du monde, autant des Autrichiens que des Hongrois et des Polonais. Les Slovaques en sont mécontents et les Sudètes allemands de Bohême ont découvert cette semaine que le gouvernement de Prague laissait sévir le chômage plus dangereusement chez les Sudètes. Enfin, il y a les Ruthènes de la Russie subcarpathique, dont la Pologne et la Hongrie feraient très bien leur affaire. Prague et Varsovie se font, chez les Ruthènes, une guerre à coups d'épingle du type classique, avec renvoi de consuls, demandes et refus d'extradition. Bref, il y a là tout ce qu'il faut pour ne pas décourager le révisionnisme hongrois.

Derrière ce révisionnisme il en existe un autre, l'italien. Déjà, par sa gallophobie de 1928, le Duce avait esquissé un rapprochement des mécontents. Aujourd'hui, malgré tant de belles années de prestige, on redoute déjà qu'une Italie affaiblie rentre dans l'orbite de Berlin.

* * *

Ainsi se reformera la coalition des isolés. Les plus intéressés à poursuivre ce beau dessein sont naturellement les Soviétiques. Depuis qu'ils ont trouvé bon accueil à Londres, leur activité en Europe se fait débordante. Par un hasard symbolique, c'est le jour même où le Pacte d'assistance entrait en discussion au Palais-Bourbon que le maréchal Toukhatchevsky passait par Paris. Étrange et inquiétante figure, ce Toukhatchevsky, ancien officier tsariste, gentilhomme, captif en Allemagne, et qui émerveillait ses compagnons de captivité français et anglais par ses discours sur la renaissance de la Russie par le pur esprit oriental, l'esprit cosaque de la horde primitive. Ce pur enfant de la steppe

a vu surtout des messieurs du Comité des Forges, MM. Schneider et de Wendel, et leur a passé de grosses commandes. Le vote au Palais-Bourbon en sera grandement facilité.

Comme aussi les votes de gauche aux prochaines élections françaises. Moscou a fait un don généreux de 40 millions aux caisses de propagande de la banlieue parisienne. Et comme par hasard, au moment où commencent les débats franco-russes, M. Titulesco est à Paris, il y prolonge son séjour, M. Titulesco, l'âme damnée du Pacte, l'homme qui força la main jadis à M. Laval et qui préside aux destins de la Petite-Entente comme à celles de son pays.

Londres voit sans déplaisir cette coalition franco-russo-roumaine. Le souci premier de Londres était d'éviter un rapprochement franco-allemand, jadis rêvé par M. Laval. M. Flandin passe pour être le plus anglophile des Français. Il marche au doigt et à l'œil des hommes de Downing Street. Quelque chose me dit que ces hommes, en poussant la France dans les bras de Litvinoff et de Titulesco, font du bien mauvais travail.

CHARLES D'YDEWALLE.

Sur un Avant-propos de Montherlant

Je sais bien qu'il s'agit d'un second tirage, d'une 18^e édition, et que les gens avertis me reprocheront de « dater ». Mais j'ai lu ces cinquante pages d'Avant-propos à *Service inutile* avec avidité. Les mots entraînent en moi comme autant de messages. J'en veux parler ici.

Pour beaucoup de critiques, Montherlant représente un moment « passé » de la sensibilité française. Ils en sont restés à la Jeunesse d'Alban de Bricoule et aux Olympiques. Un garçon aux muscles longs et forts prend la vie et la femme et le ballon rond comme des paroles. Il est jeune et brutal, héroïque même. Une génération sportive se reconnaît en lui. Sur la cendrée du stade, des athlètes qui n'ont souci des battements de leur cœur qu'après la course du 1,500, lisent comme un bréviaire d'entraînement *le Paradis à l'ombre des épées*. Et puis, Montherlant disparaît. Et puis, l'on apprend par les gazettes qu'il fait des passes de cape aux taurillons dans un élevage espagnol. « Fermé pour cause de départ » : écrit-on sur le casier Montherlant. Et quand l'Académie couronne les *Célibataires* de sa plus haute distinction, il ne manque pas de persifleurs pour lancer : « Hommage... posthume. »

Le cas de Henry de Montherlant — et il s'en explique en toute liberté et en tout orgueil dans cet Avant-propos — est le cas de l'écrivain qui, volontairement, en pleine gloire, s'est retiré du monde littéraire. Or, les littérateurs, ces individualistes forcés (ils le disent!) ne supportent pas, en France surtout, l'attitude hautaine du toréador qui préfère l'œil noir de Carmen et les cuivres du cirque et cette odeur d'ail et de piment que fait une foule espagnole aux maquignonnages d'une arrière-boutique d'éditeur. Montherlant a été exécuté parce qu'il a refusé de jouer plus longtemps le jeu. Il y a les règles de la stratégie littéraire. Si vous vous en affranchissez, vous n'êtes plus un confrère : et l'on finira bien par décréter que vous manquez de talent, puisque vous manquez de docilité.

On ne soutient pas ici que la retraite de Montherlant n'eût que

des motifs désintéressés. Et ce n'est pas la question. Montherlant lui-même ne pose pas au vertueux ermite. « J'avais de l'ambition; je n'en ai plus » : telle est — exactement — son attitude. La vanité sociale est morte en lui; mais l'orgueil subsiste tout entier. Il faut dire plus : l'orgueil s'exalte dans cette victoire du Moi sur les Barbares. Et c'est pourquoi il me déplaît d'entendre Montherlant parler, l'une ou l'autre fois, de son « renoncement ». Ce n'est pas renoncer que de renoncer à la gloriole. Mais il est bien vrai que l'administration prudente et sage d'une réputation littéraire suppose des travaux d'approche et des travaux de sape, une entreprise d'édification et des besognes d'entretien, toute une comptabilité (Doit et Avoir) d'amitiés et de services, de corvées et de déjeuners, le dosage des dédicaces et l'art des reptations. Montherlant s'évade du bal masqué. Et tous les masques de crier au sycophante! Car on apprend cela aussi, dans les officines de la vanité tarifée : à méconnaître les droits de l'homme seul.

Dans sa solitude africaine (après l'Espagne des *toros*, Montherlant avait élu l'Afrique du Nord et ses sables), « l'absent de Paris » va faire sa grande crise. Deviendra-t-il — redeviendra-t-il (car il fut baptisé) — chrétien?

La question est posée. Elle n'est pas résolue. Montherlant nous dit que, vers 1929, il « respectait » la religion, tout en s'en tenant à l'écart. C'est l'époque où il écrit *la Rose de sable*, ce roman qui sonne chrétien et qu'il renonce à faire paraître parce qu'il pourrait desservir son pays. Il suit les exercices d'une retraite à Montserrat, s'inscrit à la confrérie du célèbre monastère; et pendant quatre ans, il enverra sa cotisation annuelle, religieusement. Il passe une Semaine Sainte à Solesmes. Il compose *Don Fadrique*, une pièce d'inspiration catholique. Il fait le pèlerinage *ad limina*; car il veut trouver dans la Ville Eternelle le climat convenable à cet autre ouvrage qui portera le titre : *Une Famille catholique au XIX^e siècle*, ou la vie de son arrière-grand-père Henry de Riancey. D'autre part, Montherlant a suivi, pour son propre compte, quelques-uns des préceptes évangéliques touchant la vie de perfection. L'argent, il le méprise, au point de ne plus le « placer ». Coffres, serrures, comptes en banque, le 4 p. c. amortissable : vanités. Lui qui a cru plus que personne au rôle de la volonté toute-puissante, Alban de Bricoule, ce jeune mâle, en vient à confesser que la volonté est chose satanique, que Dieu ne veut pas, que le chrétien ne veut pas. (Entre parenthèses, on est en droit de se demander si cette conception nietzschéenne du catholicisme est bien orthodoxe; mais ce qui est significatif tout de même, c'est la soumission qu'elle implique de la part d'un orgueilleux comme Montherlant). Et il est curieux de constater que, reprenant l'éternel débat de Panurge : « Faut-il, ou non se marier? », le romancier des *Célibataires* se prononce, dès 1925, pour le célibat, parce qu'il entend rester disponible pour tous les possibles, au nombre desquels il range la forme accomplie de la vie religieuse.

Cependant, nous en sommes toujours au chrétien de désir, ou mieux : de sentiment. Pareil à Barrès, qu'il rappelle si souvent, Montherlant n'a pas poussé — pas encore — jusqu'à l'acte d'adhésion raisonnable et humble. J'aime que, dans une page qui pourrait paraître blasphématoire et qui n'est que sincère, Montherlant ait « tiré la barbe au Père éternel ». Ce n'est pas ici la grosse truculence d'un Joseph Delteil. C'est quelque chose de claudélien. Le solitaire de Tanger a compris que Dieu est joie et jeunesse, comme chez le Psalmiste. Mais il lui manque d'être redevenu simple et candide comme un petit enfant.

Car on ne peut approuver la thèse manichéenne de *Aux Fontaines du Désir*. Il n'est pas vrai que la spiritualité, pour s'épanouir d'un mouvement vif, doit nécessairement sortir d'une sensualité qui se détruit, qui s'expulse, en s'accomplissant. « Il faut que

Barbarie se passe », disait l'abbé Bremond. Mais cela signifie je pense : « Il est regrettable que la crise de satiété sensuelle soit cette chose assez grossière qui tourmente la plupart des hommes de trente ans. »

Du reste, Montherlant ne nous dit nulle part qu'il s'est sauvé par la religion. Le bonheur, qu'il aurait retrouvé depuis cinq ou six ans, il ne le doit, affirme-t-il, qu'à lui-même : il a découvert la vie. « C'est beau, la vie. Quand on la retourne et qu'on la voit à fond, quand on voit ce qui est, il y a de quoi tomber à genoux. »

En attendant, ce goût de la vie semble rapprocher Montherlant des autres hommes, ses frères humains. Le solitaire de Tanger est rentré en France. Il a écrit des articles dans *la Liberté*. Il dénonce la guerre qui vient. Il attend la révolution « nécessaire ». Puisqu'il ne se satisfait pas de l'ordre présent, c'est que le sens social n'est pas aboli par ses cures africaines. Ou je me trompe fort, ou Montherlant n'est pas ce moment « passé » de la sensibilité française.

Le devoir envers l'individu et le devoir envers la patrie ne sont pas nécessairement inconciliables. Certes, il faut commencer par se discipliner soi-même, par se donner une consigne personnelle. Mais l'heure vient, tôt ou tard, de « servir ». *Service inutile*, écrit Montherlant sur la couverture de son livre. Et il est possible, après tout, que les événements se résolvent sans nous. Pouvons-nous admettre, de bonne foi, que la véritable attitude soit celle du spectateur? A la guerre, le fantassin qui tire toutes ses cartouches ne change pas le sort de la bataille. Il importe pourtant que chacun des fusiliers, chacun des grenadiers, chacun des mitrailleurs fasse tout son devoir.

Montherlant, après des incertitudes et des contremarches d'orgueil, revient au peuple, au vrai peuple, à cette masse « comprise entre les combinards d'en haut, qui la mènent, et les aminches d'en bas, qui la desservent ». Il faut faire confiance à ce passionné qui n'a pas encore donné toute la mesure de sa passion.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

On nous prie d'annoncer la conférence que donnera, le mercredi 19 février, à 5 h. 1/2 (salle de l'Union Coloniale), notre collaborateur, le Vicomte CHARLES TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain, membre de la Commission royale d'histoire, sur LE CONFLIT ITALO-ETHIOPIEN ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. Cartes en vente à la « Nation belge », et à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, Bruxelles.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le X^e anniversaire d'Irenikon

La *Revue de l'Union des Eglises*, publiée par le Prieuré des Bénédictins d'Amay, va prochainement doubler le cap de sa dixième année. A travers bien des difficultés et bien des variations, elle est restée fidèle à l'œuvre de rapprochement et de paix entre les Eglises qu'avait si heureusement inaugurée son fondateur dom Lambert Baudouin. La visite à Bruxelles de S. Exc. Mgr Calavassy, évêque d'Athènes et de toute la Grèce, qui a célébré dans le rite byzantin et dont cette *Revue* publie la conférence faite aujourd'hui à Bruxelles, dans la salle de Saint-Michel, nous est une occasion favorable de rappeler les origines du monastère et de la *Revue*. L'un et l'autre sont nés de la Semaine de l'Union; la première du genre, tenue à Bruxelles les 21-25 septembre 1925, nous est un cher souvenir, resté d'autant plus vif à notre mémoire que la bienveillance de dom Lambert Baudouin nous avait appelé à l'honneur immérité de la présidence.

Attaché par ses supérieurs à l'apostolat oriental, cet éminent religieux n'avait pas hésité à convoquer les catholiques au Cercle Catholique Union et Travail de la rue Brialmont pour les entretenir de la question d'Orient. On craignait un échec : ce fut un gros succès.

La Semaine ne fut ni un petit concile, ni même une assemblée de théologiens délibérant sur les clauses d'un pacte d'union entre les Eglises. Elle ne dressa ni une cathèdre solennelle, ni une tribune aux harangues, mais une simple chaire d'enseignement d'où descendirent les graves leçons recueillies par l'attention soutenue d'auditeurs et d'auditrices visiblement avides de s'instruire.

Le personnage le plus considérable de la semaine fut Mgr Szeptycky, archevêque de Léopol du rite grec ruthène, le plus grand des Slaves vivants, écrivait le capitaine Mac Cullagh, l'héritier de la popularité du célèbre Strossmayer, et qui dans la guerre joua un rôle analogue à celui du cardinal Mercier. Maniant la langue française avec la plus grande facilité, il nous fit une leçon sur le mécanisme du retour individuel à l'unité catholique et sur le magnifique programme du retour collectif au centre de la vérité.

Dom Placide de Meester nous traça un tableau très curieux du monachisme oriental. Il nous fit visiter les monastères où se perpétua dans sa sincérité et sa ferveur la tradition des anciens solitaires, cénobites et religieux de forme intermédiaire, particulièrement dans la presqu'île du mont Athos. Il nous fut impossible de refuser notre admiration à ses institutions et de notre confiance dans sa collaboration efficace au rétablissement de l'Union avec Rome.

Le baron Taubé, recteur à l'Université russe de Berlin, qui devait nous exposer l'histoire de l'Eglise russe dans ses rapports avec l'Eglise romaine avant et après le schisme, malencontreusement retenu à Berlin par la maladie, fut remplacé au pied levé par son compatriote le comte Perovsky. Celui-ci ne dissimula

point les difficultés que rencontrerait la grande œuvre de la réconciliation.

Le R. P. Maniglier, Assomptionniste, nous intéressa vivement en nous faisant l'exposé des préjugés séculaires qui s'opposent à l'Union, sans taire les motifs d'espérer.

Le R. P. Tyzskiewicz, S. J., épris de l'âme russe, nous présenta une étude extrêmement fouillée et subtile sur la psychologie de l'orthodoxie. Par lui il nous fut révélé que la mentalité orthodoxe est comme bloquée dans le concept de la cause première, unique, absolue, universelle, et qu'elle ne parvient pas à faire place à la causalité secondaire, instrumentale. On comprend dès lors, comment cet occasionnalisme outrancier la rend réfractaire à l'idée d'une délégation divine par la primauté pontificale, à celle de la corédemption, de la collaboration de la raison, au concours de la liberté.

La conférence de l'hiéromoine Lev Gillet sur l'Eglise orthodoxe, église d'amour injustement opposée à l'Eglise romaine, Eglise d'autorité, ne pouvait pas nous faire pressentir la triste défection de celui qui, hélas! devait nous affliger par son passage à l'orthodoxie.

Dom Josaphat Moreau, de l'abbaye de Ligugé, fondateur de la Ligue des Religieux anciens combattants, n'eut aucune peine à nous faire apprécier la riche floraison des textes liturgiques où s'épanche l'âme de l'Orient chrétien avec une ferveur de sentiments que nous ne connaissions pas.

Un des maîtres les plus réputés de la Ville Eternelle, que la mort nous a ravi l'an dernier, le R. P. de la Taille, sur un thème qui paraissait ingrat, le fruit de nos messes comparé à celui des messes de nos frères séparés, vivants ou défunts, le distingué théologien sut littéralement conquérir son auditoire par la précision et la beauté de ses formules.

Dans ce tournoi théologique, la palme revint à dom Lambert Baudouin, qui dégagea nettement le seul sens acceptable de cet énoncé : l'Union des Eglises. Distinguant les réalités théandriques du corps mystique dont le Christ est le chef glorieux, les réalités sacramentelles qui transmettent la vie de la grâce, et enfin l'Eglise historique avec toutes les contingences qui en déterminent la physionomie, dans l'espace et le temps, dom Lambert fit comprendre à tous que l'Union des Eglises ne pouvait s'entendre que dans cette dernière acception. Ainsi s'apaisent les susceptibilités doctrinales de ceux qui s'élevaient contre la prétention imaginaire d'unifier ce qui est essentiellement un, les réalités théandriques et sacramentelles.

Dom de Galen, de l'abbaye Emmaüs, de Prague, était venu nous adresser un ardent appel en vue de créer chez nous une branche de la *Catholica Unio* fondée par lui, encouragée par le Saint-Père, mais son vœu devait être excellemment réalisé par l'érection du monastère de l'Union.

Je ne puis taire ici l'intervention de deux défunts : l'abbé Portal, prêtre de la Mission, l'ami de lord Halifax, vétéran des questions anglicanes, membre des Conversations de Malines, qui nous narra ses tentatives d'union que l'invalidité reconnue par Rome des ordinations anglicanes fit échouer, et qui cependant par sa foi indomptable dans le succès final ouvrit nos cœurs à l'espérance de jours meilleurs. L'autre défunt fut l'illustre cardinal Mercier, qui daigna rehausser la clôture de

la Semaine par l'éclat de sa pourpre, plus resplendissante que jamais au sortir de la guerre, et par le prestige de sa parole. Il nous montra la sollicitude des papes modernes depuis Léon XIII jusqu'à Pie XI s'appliquant avec une admirable constance à recoudre la tunique déchirée. Jamais Rome n'a pris son parti de la cruelle séparation de l'Orient avec l'Occident. La Papauté ne se lassera pas de rassembler les ouailles dispersées dans le bercail unique du Christ, sous la houlette du Pasteur suprême.

Quelle force sublime sera dressée contre les puissances des ténèbres le jour où sur le front unique se rangeront les 300 millions de chrétiens soumis à Rome et les 300 millions qui en sont encore séparés!

* * *

C'est la pensée qui enflamme le zèle de Pie XI pour la grande croisade de l'Union. Or, c'est dans le monachisme resté en si grand honneur dans tout l'Orient que le Saint-Père a vu le pont providentiel à jeter entre les deux Eglises, en confiant aux moines de l'Occident la mission du rapprochement. Ils ont gardé la tradition liturgique, ils ont des attaches profondes avec les institutions monastiques de l'Orient, ils apparaissent comme les messagers attirés de la paix. C'est la consigne que Pie XI donna à l'ordre bénédictin par sa célèbre lettre au Primat de septembre 1924. C'est à la mettre à exécution que dom Lambert Baudouin s'est employé avec toute sa science et toute son ardeur.

Il a parfaitement compris que l'Union officielle et juridique demandait un grand travail de préparation. Avant tout, il faut clarifier l'atmosphère, selon l'expression anglaise, la purifier de tous les préjugés et de toutes les préventions qui l'obscurcissent. A la science d'entrer ici en jeu par des travaux historiques. Il faut créer une ambiance pacifiante parmi les fidèles d'Occident et parmi les dissidents, de telle sorte que les esprits depuis si longtemps hostiles se tournent avec sympathie les uns vers les autres.

D'où apparut l'opportunité d'un organe de diffusion et de vulgarisation qui fit naître et cultivât cette mentalité. Tel est l'organe l'*Irénikon* qui vit le jour en avril 1926. Ce titre, synonyme de « message de paix », avait été suggéré par l'abbé Portal qui se souvenait des tracts que Pusey avait ainsi intitulés.

Voilà dix ans que, fidèle à la pensée de Pie XI, au service de qui elle s'est placée, la *Revue* a persévéramment tracé son sillon, sans bruit, sans éclat, à travers de rudes épreuves, de pénibles mécomptes, mais sans dévier du but, avec une inlassable énergie. Elle publie de savantes études qui éclaircissent les points controversés et tendent à dériver les litiges entre Occidentaux et Orientaux. Elle constitue une précieuse documentation, relevant tout ce qui intéresse la grande cause. Elle a des collaborateurs dans l'autre Eglise pour des questions spéciales qui réclament une compétence trop rare chez nous. Elle garde l'équilibre entre la recherche scientifique et l'information d'actualité. Elle sert de trait d'union. Elle avance le jour où l'Union sera faite. Ce qui lui permet de vastes espoirs, c'est que des voix venues de l'Orient font écho à la sienne avec une sympathie marquée.

Le siège de la *Revue* est au Prieuré d'Amay, que tant d'amis de l'Union ont déjà visité et où ils ont admiré avec émotion ce foyer rayonnant de science et de charité.

Il serait injuste de ne pas citer ici à l'ordre du jour dom Lambert Baudouin, qui fut l'initiateur du mouvement en Belgique, la tête de la Semaine de Bruxelles, la cheville ouvrière de tout ce qui l'a suivi.

Les *Questions liturgiques et paroissiales*, de Louvain, lui dédièrent l'an dernier un numéro pour rappeler le mouvement litur-

gique dont il fut l'âme. La *Revue* dont il fut le créateur ne manquera pas de saisir l'opportunité de son dixième anniversaire pour rendre à son fondateur un pareil hommage.

Il nous souvient qu'ici même, à l'apparition du premier numéro, nous terminions notre article de présentation par ce souhait : « Et maintenant, *Irénikon*, animé de la pensée traditionnelle des Papes, muni de science, pénétré de charité, véhicule des grands desseins de Pie XI, va porter partout ton message de paix, entretenir l'espérance, préparer les voies, hâter le jour vers lequel soupirent tant d'âmes, le jour qui verra l'embrassement de toutes les Eglises sur le Cœur du Christ! »

Ce vœu auquel la *Revue* n'a cessé de répondre, nous le lui réitérons aujourd'hui, avec le ferme espoir que justifie son brillant passé décennal.

J. SCHYRGENS.

La Semaine

(Suite de la page 3)

HECTOR. — *Tiens-le toi pour dit, Busiris. Je n'ai jamais manqué ni à mes menaces ni à mes promesses. Ou ces gardes te mènent en prison pour des années, ou tu pars ce soir même couvert d'or. Ainsi renseigné, sou mets de nouveau la question à son examen le plus impartial.*

BUSIRIS. — *Evidemment, il y a des recours.*

HECTOR. — *J'en étais sûr.*

BUSIRIS. — *Pour le premier manquement, par exemple, ne peut-on interpréter dans certaines mers bordées de régions fertiles le salut au bateau chargé de bœufs comme un hommage de la marine à l'agriculture?*

HECTOR. — *En effet, c'est logique. Ce serait en somme le salut de la mer à la terre.*

BUSIRIS. — *Sans compter qu'une cargaison de bétail peut être une cargaison de taureaux. L'hommage en ce cas touche même à la flatterie.*

HECTOR. — *Voilà. Tu m'a compris. Nous y sommes.*

BUSIRIS. — *Quant à la formation de face, il est tout aussi naturel de l'interpréter comme une avance que comme une provocation. Les femmes qui veulent avoir des enfants se présentent de face, et non de flanc.*

HECTOR. — *Argument décisif. [...] Et voilà notre honneur sauf, Demoxos. Que l'on publie dans la ville la consultation de Busiris, et toi, Minos, cours donner l'ordre au capitaine du port de faire immédiatement débarquer Ulysse.*

DEMOXOS. — *Cela devient impossible de discuter d'honneur avec ces anciens combattants. Ils abusent vraiment du fait qu'on ne peut les traiter de lâches.*

Pages à lire et à relire en ces temps où on nous rabat les oreilles avec des notions juridiques aussi creuses que vaines et où on voudrait nous faire croire que droit « national » et droit international sont comparables, alors qu'il n'y a au « service » de ce dernier, ni pouvoir judiciaire supérieur indépendant, ni pouvoir exécutif, « force coercitive » capable de faire respecter le droit.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796 000.000.00
RÉSERVE fr,	1 135 753 000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL fr.	1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.